

miC Hal

Née en prison

Le flamingant noir

CDA Nédition

Edition première : 11 12 2024 par CDAN
Illustration de la couverture libre de droit :

ISBN : 978-2-487805-04-0

© **MicHal**

**L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable
de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.**

Du même auteur :

halletmic.com

Sommaire :

Chapitre 1 : le début de la fin

Chapitre 2 : décision du juge

Chapitre 3 : le début s'après

Chapitre 4 : un bébé en prison

Chapitre 5 : la définitive séparation

Chapitre 6 : le dernier voyage de Denise.

Chapitre 7 : Le temps se dévoile.

Chapitre 8 : les lacunes du procès.

Chapitre 9 : La réhabilitation de Ginette.

Chapitre 10 : poussières de passé

Chapitre 11 : quelques semaines plus tard

Chapitre 12 : les cartes changent de mains

Préambule :

Cette histoire commence par une belle histoire d'amour, enfin ce que je pense d'une belle histoire d'amour, un peu comme à l'époque des tragédies romaines, mais sans les relations confuses entre parents et enfants.

Une histoire simple qui devient compliquée par les sentiments tordus des humains, la jalousie, l'hypocrisie, la cupidité et l'orgueil d'une situation sociale, voire de pouvoir.

Cette histoire se déroule dans les sphères de grandes bourgeoisies flamandes où l'inimitié envers les Wallons est aussi un facteur aggravant dans le comportement de certains.

Cette histoire commence par une belle histoire d'amour toute simple entre deux personnes, en fait, entre deux personnes simples dans leur sentiment, pourtant, de milieux différents... Ah l'argent ! Le pouvoir de l'argent fera la suite de l'histoire...

Chapitre 1 : Le début de la fin.

Tobias ne m'a pas encore rejoint dans notre chambre à coucher... il ne semble pas bien en forme ce soir. Pour autant, il finit son cigare, seul au salon, dans le vieux fauteuil du patriarche disparu, devant un foyer qui se meurt... comme chaque soir en fait. Il n'en a pas pour bien longtemps. Le cigare est son plaisir de chaque soir comme cela l'était pour son père. Je vais me préparer, peut-être qu'il se sentira mieux et voudra m'honorer. Il est vraiment bien adroit et attentionné. Je n'ai pas eu beaucoup d'expérience avec les hommes et Tobias, je l'aime, je le vénère. Il m'est tellement prévenant, rien ne se passe ici sans qu'il s'enquière de ce qui me gênerait ou pas.

Une petite toilette à l'eau froide de la cruche, versée dans la bassine émaillée... c'est l'hiver et, dans cette pièce, il ne fait pas bien chaud quelquefois. Le matin traîne du givre sur le haut de vitres de ces grandes fenêtres. C'est la vie de château quoi ! ... La cheminée tourne depuis déjà deux ou trois heures, elle a pour autant bien du mal à remonter la température, heureusement que le lit est bien recouvert d'un énorme édredon de plumes d'oie, et puis il y a Tobias... Je finis ma toilette, sur tout le corps, le pubis et le plus intime

sont bien nettoyés, je me dois d'être prête. Je n'ai pas envie de refuser des avances si agréables. Tobias, aussi, ne se couche jamais sans une toilette discrète et totale jusqu'à ses attributs bien nettoyés. Il reste malgré tout un peu de l'odeur du tabac que les rince-bouches n'évacuent pas complètement.

Il n'est toujours pas remonté, cela dure un peu quand même, qu'est-ce qu'il fait donc ? Ce n'est pas dans ses habitudes de traîner plus ainsi. J'attends encore un peu, je me retourne dans les draps déjà, un peu plus chaud, les chauffeuses en argile réchauffent le lin froid. Dehors, c'est un temps d'hiver bien blanc, j'ai bien rechargé la cheminée, une belle flambée illumine la pièce et joue avec des ombres dansantes. Et mon amour se fait toujours attendre, c'est un homme prévenant et très attentionné à mon égard, ses sentiments pour moi se lisent dans son regard. Jamais dans cette vie qui ne m'a pas trop gâtée, quelqu'un fut aussi attentif pour moi. Je suis vraiment chanceuse d'avoir rencontré cet homme si généreux, si amoureux, sa bonté me comble à un point... Je me demande bien si je le mérite tant que cela, le temps ne me préparerait-il pas un mauvais tour ! Je n'aime pas m'imposer et encore moins m'occuper de ce qui ne me regarde pas... J'attends donc encore, et

sortir du lit en cette fraîcheur refroidit l'intention. Il doit avoir une bonne raison pour retarder sa venue. Je sais que la brasserie lui occupe beaucoup ses pensées, il suffit d'un incident ou d'un problème avec le personnel pour qu'il soit perturbé. J'ai cette chance d'être ici dans le château familial, moi, la traînée des corons, moi, la fille d'un mineur alcoolique de la France du Nord. Je commence à m'inquiéter, le salon n'est pas au même étage que la chambre, rien ne sert de crier quoi que ce soit, l'épaisseur des murs et du bois des huisseries sont imperturbables. J'attrape cette épaisse robe de chambre rêche comme une erreur du temps. Je me glisse dedans et me couvre au mieux. Je suis nue dessous, complètement nue, rapportant aux mieux le tissu sur le devant, croisant les pendants. Je chausse mes charentaises et vais m'enquérir de l'occupation de mon amour. C'est peut-être indécent... mais là, je m'inquiète vraiment. Je traverse le long couloir des chambres sud. Je descends l'escalier de marbre, aucun bruit, aucun souffle. Rien ne s'entend de vivant dans cette immense bâtisse. J'entrouvre la porte du salon privé, enfin, je vois la chevelure de Tobias, frisée et généreuse, dépasser du dossier du vieux fauteuil... Je suis rassurée, il a dû s'endormir là... je m'approche plus près encore. Il doit bien dormir... il ne

bouge pas, rien ne s'entend... mais, que se passe-t-il donc ? Je suis face à lui... Oh non ! Non, non... sa bouche est barbouillée d'écume blanche. Le visage est tordu du rictus des douleurs ultimes. Je tombe à genou, je crie, je frappe le sol avec mes poings jusqu'à éclater la peau. Je pisse le sang, je n'ose plus bouger, je pleure, je crie, j'hurle, je me griffe, je me lacère, je n'ose le toucher, j'ai compris mon Tobias... est parti... Mais non, ce n'est pas possible... il y a une demi-heure, nous riions encore ensemble. Je me force tout de même à tenter de chercher un pouls. Je m'en mets partout de cette mousse baveuse, mais rien, rien... rien, rien, rien...

Combien de temps je suis restée ainsi... je ne sais pas, je ne sais plus, il faut chercher un toubib... Il faut le sauver, mon Tobias, il faut le sauver. Ici, il y a un téléphone, mais je ne sais pas comment m'en servir, je cours au dehors du château, nous ne vivons qu'à deux ici. Tout le monde a fui l'endroit depuis que nous sommes ensemble, on ne peut pas dire que la famille apprécie notre vie commune.

Les charentaises dans la neige j'ai les pieds trempés et gelés, mais je ne sens rien. Je frappe à la porte des gardiens du château. Je hurle plus que je ne crie, je suis folle de douleur, je ne suis pas certaine des propos que je tiens. La

douleur me fait douter de la situation, en fait, je ne dois pas être très compréhensible. Ils sont déjà, à peine habillés, à courir vers le château, grimpant les marches quatre à quatre, constatant aussi leur maître inerte.

— Je vais chercher le médecin ! Toi, Yvonne, essuie-lui la bouche et couvre-le, il n'est peut-être pas complètement mort, je passerai voir les gendarmes aussi, et occupe-toi bien de madame !

— Je reste prostrée au bout de la chambre, je vois mon amour plus blanc que jamais, il est trépassé... ou presque ! Je tente de deviner un geste, un mouvement des lèvres ou des paupières, aussi imperceptible soit-il... Mais rien... rien du tout... Je ne pleure plus, je prends conscience, mais non, je ne sais plus quoi penser, la tête dans mes mains. Le temps semble s'être arrêté, Yvonne prend soin de Tobias... mais rien n'y fait. Le rêve suspend son cours, le temps ne parle plus aux secondes, tout s'arrête sans s'arrêter vraiment, les douleurs viennent des tripes qui se nouent, de partout. Un long moment se passe ainsi, un très long moment, enfin le médecin passe, affirmant... le décès par empoisonnement, un poison violent. Il ne bouge toujours pas, assis dans son fauteuil, aussi immobile qu'une statue... Le médecin est

reparti, la police est là maintenant... et moi je ne bouge pas, je n'écoute plus, je n'entends plus rien, je ne sais plus où je suis, je ne sais plus ce qui est vrai... ou pas. Je ne sais plus si je suis, je ne sais plus si Tobias, je ne sais plus rien et mon esprit tente dans ce brouillard trop dense de désillusion, de comprendre, s'il y a bien quelque chose à comprendre, à comprendre... à ne rien comprendre... Je m'égare dans un non-monde, je perds ma moitié et l'autre n'est pas beaucoup mieux, je ne sais plus, j'erre où rien n'est que vide.

Le jour tarde à réveiller ses humeurs. Moi, je ne dors presque plus depuis presque trois jours... depuis que... mais peu importe, je n'existe plus, je n'ai plus envie d'être. Je deviens moins que rien, qu'une erreur de la vie, de la vie que les autres vous imposent ... un seul être vous manque et tout se désespère. Un seul être... il ne restait que lui... dans ma vie... mon Tobias, mon Tobias !!!

Tous avaient fui cette relation, sa famille pour une union bâtarde et du côté de la mienne, je n'étais plus d'importance, plus en odeur de sainteté à ce qui se dit chez les petits curés. Depuis bien longtemps, je n'existais plus... depuis ma naissance déjà, les bâtards n'ont aucune reconnaissance, peut-être bien moins que l'orphelin même ...

Mon amour n'est plus là à mes côtés, quand je reprends un peu conscience, pour tenter d'exister. Tobias n'est plus là... Il ne me manque pas, non... pas encore, il me manque déjà. C'est une nécessité à vivre, un besoin vital, un amour blessé, comme une erreur du temps, un combustible de la vie. Il me manque tant, ses doigts, sa bouche, son souffle, ses mains, ses caresses, ses baisers langoureux, amoureux, sincères. Il me manque son regard vrai, ses pensées que je ne comprends pas, son cœur qui bat et qui ne bat plus. Il me manque comme je me manque... Je me sens

incomplet, comme s'il me manquait une partie de moi-même, tant il était moi et nous à la fois. Ce n'était pas un amour feint ou même puéril, mais une nécessité de vivre l'un et l'autre. Son image, son regard coquin, ses lèvres fébriles qui n'osent plus parler, ses sourires éternels, ce plaisir de ne rien se dire, mais de se respirer l'un de l'autre, il me manque bien plus que moi-même, il me manque bien plus que l'air à respirer. Il me manque pour que je lui confie mes craintes, mes tourments, mon manque de lui, ces putains de règles ne sont pas encore venues...

Je ne souffre plus, il faut une raison pour souffrir, et je n'ai plus de raison à vouloir, à pouvoir exister. Cela fait trois bons jours... trois mauvais jours plutôt, qu'il m'a quitté... déjà. Sa putain de famille m'a enlevé son corps... ils ne me laisseront plus jamais le voir. Je ne verrai plus jamais ni son visage froid, vide de son sang, ni le droit d'accompagner son corps au pire des endroits... le caveau des Kerkoff's. Je n'ai plus que le droit de souffrir... en silence... dans la souffrance... seule. Nous ne sommes pas mariés, alors, ils m'ont viré du château, jeté... pire que pour un chien pas encore battu, je dois dire. Sans plus de mot, par huissier interposé, les couilles ne se plaisent pas sur ces personnes riches et frustrées, ils m'ont viré, de chez Tobias, de leur vie,

de leur orgueil, de leur statut, de leurs pensées, de leurs soucis.

Puis, le bruit sourd de coups sur la porte de la chambre de l'hôtel me sort de la torpeur. C'est là que j'avais cherché un abri pour continuer à me souvenir de Tobias, pour m'assurer de ne jamais l'oublier, ne jamais l'oublier... jamais. Jamais je ne te l'oublierai jamais mon Tobias.

‘Mais putain ! Qui donc se permet de déranger ce deuil interdit ? Dans cet hôtel plus fréquenté par les filles de joie que par les bourgeoises frustrées.’

— J'arrive, j'arrive ! C'est bon quand même... !

Je recadre le lit... je ne sais point pourquoi, il n'y a que moi qui aie dormi dedans...

— Que se passe-t-il donc ?

Je n'ai pas le temps de comprendre qu'une bonne poignée de policiers en tenue envahisse l'endroit.

— Madame ! Veuillez bien vous vêtir, il fait bien froid dehors et il vous faut nous suivre.

— Mais pourquoi monsieur ? Celui-ci est habillé en civil, en costume bien élimé...

— Madame, on vous emmène pour vous interroger...

— Pourquoi donc ? Qu'ai-je donc bien fait... ?

— Madame ! Nous vous arrêtons pour l'assassinat de monsieur Tobias Van de Kerkoff ... par empoisonnement !

Je comprends vite... enfin, façon de parler... Je tombe sur le cul, pas le temps de réfléchir pour autant... un bras me tire au-dehors sans que je n'aie le temps de réagir ... Je sombre en muétude. Je comprends vite que le ciel choit sur ma tête, violemment. Insidieusement, le vide du manque tombe dans un trop-plein de vide, plus rien n'a d'importance, plus rien ne trouve une importance. Je suis emmenée comme une criminelle, les mains liées par un policier, avec une chaîne trop encombrante pour marcher... Putain, j'oubliais... j'aurais tué un Flamand... ça constitue un crime de lèse-majesté (au plat pays de Jacques Brel, pas encore né Jacques, né en 1929). Je n'ai pas le temps de me vêtir dignement. Il me jette ma robe de chambre sur le dos et une couverture par-dessus, un geste d'un peu d'humanité sans doute, mais je n'y crois pas, il pèle toujours dehors. Il me jette dans une voiture cellulaire à cheval. Deux vieux bourrins pas très aimables, pas très loin de la réforme, nous mènent à mon désespoir. Je me replie sur mon siège en bois si peu confortable, plus un mot ne s'échange, je suis accompagnée par deux gardes-chiourmes dans cette carriole, ils ne décrochent pas un mot, je suis déjà coupable

avant que je puisse me défendre. Je suis la coupable désignée par la famille Kerkoff, par ces flics racistes, par un monde où je n'ai sans doute pas le droit d'être. Moi, je sais bien que je n'y suis pour rien, comment aurais-je pu même envisager cela tant j'aime Tobias, mais ils sont vraiment cons de penser le contraire.

Le voyage en classe supérieure s'arrête au milieu d'une cour maussade, sous une pluie de grêlons agressifs, même la nature ne compatit pas à mes peines. Les deux larbins me tirent de la charrette comme on tire un animal désobéissant vers un abattoir.

Ce matin est plus lourd qu'une nuit sans lune, les loups-garous se sont tus. Le noir des heures ne donne plus de sommeil. Cela fait deux jours que je suis ici, entre cette chaise inconfortable et cette cellule qui pue l'urine et le désespoir de tous ceux qui sont passés ici. Un endroit répugnant qui me ferait gerber si je n'avais cette accusation qui me grignote mon temps et mon énergie. Je ne sais quoi penser, je meurs ici avant d'être condamnée. Je ne vois pas la police bien souvent. Les enquêteurs ou plutôt ce qu'ils devraient en être m'extraient de la cellule pour à peine m'interroger brièvement et toujours en flamand, moi, Française, alors que je ne parle que très peu cette langue. Et

encore, je parle le français des corons qui est loin d'être très académique. Je suis certaine que ces policiers parlent plus ou moins le français. Mais l'orgueil des Flamands leur donne le privilège de m'écraser, vous pensez... une Française...

Bien que je ne parle pas couramment le flamand, je le comprends à peu près, cette langue germanique des Pays-Bas. Elle tire ses racines de Teutonie, langue rugueuse qui leur va si bien à ces gens xénophobes. J'avais fait l'effort de commencer à apprendre ce langage pour bien montrer que je méritais mon compagnon. Je trouvais bien normal que, pour me faire admettre, j'engage cet apprentissage. Tobias lui parle très bien le français, l'anglais aussi, passage obligé dans de grandes écoles étrangères, dont celle de commerce international de Paris. J'aurais pu en rester à mon français du ch'nord mais, comme je le disais, pour moi, il est bien normal d'essayer de parler la langue locale. Je constate bien que la politesse n'est point flamande. Je fais beaucoup d'efforts pour les comprendre et essayer de leur expliquer... que je n'y suis pour rien. Ils ne veulent rien savoir, ils m'ignorent. Ils ont trouvé la personne responsable... je reste encore quelques heures, dans ce lieu sale et austère, je me demande bien si cet endroit ne sert pas de pissotière... Je ne

dis plus rien, je n'hurle plus, cela ne sert à rien, mon sort est déjà scellé.

Ce matin, encore vêtue des mêmes fringues avec lesquels j'étais parti de chez nous, toujours sans m'être lavée un minimum... on m'a conduit du poste de police vers une prison pour femmes, enfin, à ce que je comprends. Le trajet n'est bien long et là, j'entre dans le milieu carcéral des Flamands, une excuse à exister, une cellule seule pour l'instant jusqu'à un prochain procès... mais pourquoi attendre ? Je suis déjà condamnée. Je ne vois plus personne. Seule dans ma cellule, on me donne un broc d'eau par jour pour boire et me laver, quelle générosité ! Les chiottes sont dans un coin, nauséabondes. Le couchage est pire qu'une litière pour cochon. On me donne à manger, par une trappe sans un mot, dans une gamelle cabossée. Le temps passe comme il peut, je sombre en une déprime silencieuse, je m'oblige à marcher pour ne pas plus sombrer. Cela fait presque trois semaines déjà et je m'inquiète, moi qui suis réglée comme une horloge. Cela fait bien deux bonnes semaines de retard. Cela me trotte dans la tête, pourvu que je ne sois pas enceinte ! Dans quelle misère je serais, alors... je ne pense plus qu'à cela ... à longueur de jour, à longueur

de nuit, j'essaie de me convaincre que ce n'est pas possible... Puis je me fais des manèges, j'imagine le pire, accoucher en prison... mon pauvre compagnon, tu ne verras pas cela. Mais je trouve des excuses au temps, toutes ces perturbations n'aident pas l'esprit à retrouver une certitude.

Un matin, une vieille bonne sœur infirmière, presque bilingue, vient m'entretenir, je lui fais part de mes craintes... Elle me dit que jamais, ici, il n'y eut une seule naissance... et bien entendu encore moins avec une étrangère... Elle en référera aux autorités carcérales et viendra m'informer de ce qu'ils décideront. Le temps passe avec regret, pour mieux faire souffrir la pensée, tout devient interminable, c'est certain, ici, je suis oubliée. Ils me nourrissent tout de même, nourrir est un bien grand mot. Les semaines s'écoulent si lentement et toujours c'est pareil, je sens bien quelques évolutions dans mon corps, je crains que cela se confirme, je vais être une mère, une taularde qui a tué le père de celle ou celui qui va naître. J'ai la poitrine douloureuse et tendue, des vomissements réguliers, je ressens des coups de chaleur et je me sens très fatiguée. Je n'ai pas d'expérience, ni par mon corps ni par celui d'une proche, mais je suis certaine maintenant que j'attends un bébé... Putain quel merdier... ! Mais cela me donne à penser... à moins me considérer. Dans

cette galère, un môme... je n'ai pas de veine tout de même, la lie jusqu'au bout, jusqu'à la fin de la barrique, comme le disait si bien René.

Chapitre 2 : Décision du juge

“Madame Ginette Lormont ! Levez-vous ! Après délibéré de la cour, voici les décisions de la cour de justice de Bruges. Le jury vous reconnaît... coupable du meurtre par empoisonnement de Mr Tobias Van de Kerkoff votre compagnon, sans aucune circonstance atténuante, avec préméditation. En conséquence, le tribunal vous condamne à vingt ans de prison ferme, peine incompressible... au pénitencier des femmes de Bruges... Messieurs les policiers ! Veuillez raccompagner madame Lormont dans sa cellule”.

Voici les derniers mots que j’ai entendus de personnes libres. C’est dégueulasse ! J’attends un bébé pour les prochains mois et ils décident de le faire naître en prison. Je n’ai rien fait... je n’ai pas tué Tobias... je suis innocente !

Je les regarde avec une haine féroce, je ne peux même pas l’imaginer, je les insulte une dernière fois. Ce n’est pas un soulagement, seulement de la colère profonde enracinée pour des années.

— Vous devriez avoir honte, je vomis sur votre injustice ! Oui, emmenez-moi les flics... ici, cela sent mauvais, trop mauvais.

— Cela suffit, madame Lormont !... Évacuez cette dame, messieurs !

Mais mon dieu... Qu'ai-je donc fait pour mériter cela ? Me voilà enfermée pour presque toujours... Mon pauvre chéri, mais qui t'a fait cela ? Qui ? Voilà comme une justice expéditive bâcle ce procès... attendre trois mois pour une justice aveugle, pire, corrompue, qui n'est pas aidée non plus par une police pas mieux. On la sent bien attirée par les propos d'un futur führer plutôt que pour une sagesse humaine.

Et me voilà enceinte d'un peu plus de trois mois si je me fie à mes dernières règles en espérant que tout aille jusqu'au bout. Ils n'ont pas honte ces connards... de me laisser ainsi souffrir dans l'inconfort et l'insalubrité de cette geôle. Putain ! Tu ne mérites pas cela, bien moins que moi encore, tu n'es pas encore dans le monde de ces crétins inhumains et, quelque part, ils t'ont déjà condamné... ces enfoirés-là, mais à quoi ? À vivre sans ta mère et sans ton père. La connaissance d'assistante sociale m'a dit que tu me seras enlevé et que tu seras pris en charge par une famille d'accueil... en France à priori... pour ne pas déranger la bonne conscience des Flamands, ils ne veulent pas s'embarrasser d'une bâtarde de

Française.

Mais pourquoi j'écris cette colère qui me ruine... pour toi peut-être... pour que ces cons se réveillent demain et comprennent enfin... cela, je n'y crois pas. Cela fait maintenant six mois qu'ils m'ont enfermée... et je ne comprends toujours rien... Si, si, je sais qu'ils me garderont ici pendant vingt ans... Putain, je ne mérite pas ça... Je n'ai tué personne... Ah ! La famille Van de Kerkoff s'est vengée, ils ne voulaient pas de la Wallonne française, et voilà. Mais qui donc a tué mon Tobias, mon amour ? ... Les jours passent et rien ne change, je suis toujours la coupable. Pas une seule visite depuis ma mise au trou, le temps est long à souffrir, je pleure des larmes sèches dans un silence trop bruyant, je ne m'apitoie pas, j'essaie de vivre pour ce bébé, de survivre sans beaucoup d'espoir.

Ces murs qui m'entourent pissent la honte, ils sont gris comme l'injustice. Cette prison est envahie de rats, mais les plus ragoûtants ne sont pas ceux qui me filent entre les pattes, mais ceux qui sont dehors, derrière cette porte si épaisse et qui m'ont condamnée. Et bien plus loin aussi, tous ceux qui ont laissé faire cette injustice, ces injustices, seront un jour puni, je l'espère au moins. Cet enfant, pas encore né et dont je ne connais pas le sexe, est banni, au cas où il serait

un mâle Kerkoff. Il ne sera pas héritier du clan Kerkoff... c'est certain, je rêve... Ils vont tout faire pour le détruire, ça pue ici et dehors. Je me demande comme il peut tenir ce petiot, la nourriture n'est pas pour favoriser une grossesse heureuse. C'est un déshonneur... l'isolement me tue... mais pas assez encore, le polichinelle attire toutes mes attentions, je n'ai plus que cela à faire de toutes les façons. Je te sens, tu ne réclames encore rien. J'ai honte et, pourtant, la honte pisse de l'autre côté de cette porte blindée des regards indifférents. La honte pisse où elle n'est pas, je ne comprends rien, rien. Pourquoi suis-je ici ? J'étais si heureuse... avant... Avant cette triste journée, cette journée où mon amour Tobias est décédé dans son fauteuil, empoisonnement violent, ont-ils dit ! Depuis lors, c'est moi la coupable... j'observe autour de moi, je ne vois que mon désespoir qui se dessine qui dégouline sur ces pierres noires mal jointées. Ça pue l'urine des dieux et le moisi, ma peau est imbibée de la rancœur d'une bourgeoisie désespérée. Mais Mas doué ! Quelle honte d'enfermer des humains dans ces lieux ! Je n'ai plus personne sur qui m'épancher, toute cette famille de sang m'a rejeté depuis longtemps pourquoi... je n'en sais pas plus pour autant.

Ces draps sales déchirés et cette couverture usée sont un

prétexte à dissimuler une paillasse rudimentaire et très inconfortable. Cette prison doit dater de l'époque des forçats.

Chapitre 3 : le début de l'après.

J'ai honte et le mot n'est pas bien fort pour écrire ce que je ressens encore... et pour toujours, gravé au plus profond de mon moi. Et pourquoi moi... j'ai honte ? Et pas ceux qui résument ma vie à cette tragique situation. Je ne suis ici pour rien, je n'ai rien fait, je n'ai rien volé, je n'ai pas tué mon compagnon qui me manque tant. Il est peu dire que personne ne peut comprendre une rupture de vie, pas voulue, surtout pas voulue, par moi, bien entendu, ni par lui, mon ami, mon amour, mon amant, mon indispensable compagnon, Tobias qui t'a donc fait cela, le traître ! La justice est celle des riches qui la manipule selon leurs intérêts. Quand les Vlaams (Flamands) peuvent se payer une ''Frans'', à peine wallonne pour autant, seulement une petite Française qui a osé fréquenter un riche Flamand, c'est un crime. Ici, ça constitue un crime de parler français. Ce n'est pas autorisé même de parler français quand on a franchi cette frontière. Les douaniers le rappellent bien, les panneaux indicateurs, tous rédigés dans cette langue rêche, l'affichent, tout transpire le poids de la frontière, la culture, les ambitions, comme les êtres presque humains qui pensent comme dans une

dictature, avant même qu'elle n'existe !

La honte, elle respire par tous mes pores... pauvre bébé... qui va naître en prison, ce n'est pas terrible pour démarrer une vie, j'ai encore plus honte pour lui. Il n'a pas demandé cette haine de ces adultes flamands, il n'a rien demandé. Comme tous les enfants qui naissent d'ailleurs... ils n'ont rien demandé, surtout pas le ressentiment de pseudos adultes. Et pourtant, c'est ainsi... ils paient les conséquences de ceux-ci... pauvres adultes... pauvres dans leur tête, cela est certain.

C'était il y a deux semaines, quand les douleurs sont devenues insupportables, j'ai fait demander quelqu'un au service pénitentiaire. Dans ma cellule, je sentais bien que tout s'accélérait, les contractions étaient plus proches et plus violentes. Il y avait seulement une infirmière, une vieille bonne sœur, à se demander si elle était vraiment une infirmière d'ailleurs, une authentique bonne sœur acariâtre. C'était la deuxième fois que je la voyais, il était clair que l'on comprenait pourquoi elle s'était offerte à dieu, personne ne voudrait d'une bonne femme si laide, même par pitié, son costume ne faisait rien pour arranger les choses, ceci est vrai aussi. Elle devait faire fuir le regard et amuser les enfants, ils sont enclins si facilement à la moquerie. Après s'être lavé

les mains, elle me demanda de m'allonger sur le dos.

— Op de do ! (Sur le dos !), écarte bien les cuisses bon sang !

Elle parlait un français rudimentaire avec un accent hollandais du plus profond des campagnes.

Je ne voyais plus son visage penché sur mon intimité. Je la sentais malsaine, cette bonne sœur sans doute frustrée que personne ne se soit penché sur son pubis que j'imagine vierge, si poilu, dru et désorganisé. La garce, c'était à se demander si elle ne prenait pas un malin plaisir à balader ses doigts sur mon intime, elle prenait son temps, cela ne calmait en rien les douleurs, je sentais seulement mon col se dilater un peu, le bébé demandait à voir le jour...

— Il faut rejoindre l'infirmerie, je vais chercher une autre sœur pour nous aider... il n'y a pas loin, mais il faut bien, être deux !

Son sourire n'avait rien de sincère, une hypocrite allusion à je ne sais trop quoi. La porte de la cellule se refermait sur mon désarroi et le déshonneur... c'était pire encore que tout à l'heure... l'autre salope m'avait tripoté sans que je ne puisse rien dire, le déshonneur est toujours là, le mot est bien faible, vide de son sens. C'est une déchéance, là aussi c'est peu dire, je m'étais recouverte jusqu'au menton toujours sur

le dos, les douleurs me semblaient plus tolérables ainsi. Je m'efforçais à contrôler les souffrances, mais tout revient plus vite et plus fort.

La porte s'ouvrit de nouveau, je distinguais deux ombres en cet endroit plus sombre qu'une vieille histoire. La vieille bonne sœur et une autre pas beaucoup plus jeune avec un popotin conséquent, j'étais gâtée... je peux le dire aujourd'hui sous la plume, mais il y a deux semaines, je pense que les violentes douleurs ne permettaient pas la pensée. Elles m'ont saisi sous les aisselles, chacune d'un côté, et, avec la douceur d'un taureau dans l'arène, elles m'ont fait m'asseoir, sans complaisance, sur le bord du lit, plutôt sur le bord de la couche. Puis, toujours avec les précautions d'un bûcheron canadien, elles m'ont porté et soutenu jusqu'à ce qui s'appelait une infirmerie. Cela ressemblait plutôt à une boucherie du Moyen-Orient, les mouches y régnaient en maîtres. Elles me glissèrent sur un billot pas très propre, une espèce de table pas faite pour cela et qui avait dû voir bien des désespoirs sans en garder la mémoire, heureusement.

— Fais un effort tout de même ! Vous ne voyez point que cela n'est pas facile... ! Allez ! Écarte plus les cuisses ! Fais un effort naam van god (nom de dieu) ! Il ne va pas sortir ainsi si tu ne mets plus de bonne volonté !

Mais putain, je souffrais le martyre et voilà qu'elles me demandaient presque de grimper sur l'échafaud. Elles n'ont jamais donné naissance, c'est évident, peut-être même que c'était leur premier accouchement... Et elles me gueulent dessus... Les vieilles peaux...

Je les voyais toutes les deux s'activer autour de moi, certain qu'une naissance n'était habituelle ici, on aurait dit des mouches sur un bout de viande avariée. L'une, toujours sur mon bas ventre, l'autre tentant de préparer de l'eau et des linges à ce que je devinais... plus que je voyais. La poche des eaux s'était percée depuis quelques minutes sur les fringues de l'inquisitrice, elle grognait à son dieu des propos inaudibles. J'étais aussi bien occupée à ces contractions, plus qu'à regarder comme elle était détrempée. Je n'étais vraiment pas préparée à cette épreuve, seule fille d'une famille qui m'avait tourné le dos, et ce n'est bien entendu pas avec les femmes du clan Kerkoff que j'avais pu parler de ces choses-là. Pire donc, six bons mois de la grossesse s'étaient passés entre les quatre murs de cette geôle, sans presque aucun contact avec une autre femme...

Je subissais donc ces douleurs profondes qui déchirent les entrailles et même bien plus après. Les deux gourdes ne m'étaient pas d'une bien grande utilité, leur manque évident

d'expérience ne m'aidait point pour cette délivrance, j'entendais bien quelques propos qui m'étaient incompréhensibles dans leur jargon de Flamandes. Les contractions duraient depuis de longs moments déjà, il me faudrait vivre ainsi longtemps encor. Je pleurais, je tentais de trouver une respiration plus régulière, je suffoquais, je ne pouvais plus supporter ces violences. Je tentais tout de même de retrouver un semblant de sérénité pour mieux contrôler les évènements, la gourgandine d'infirmière, enfin, celle qui en faisait fonction était toujours sur mes entrecuisses. Je sentais sa main qui tentait de masser la bordure du col de l'utérus, sans doute, inconsciemment pour aider le massage de la tête que je commençais à sentir. Elle épongeait, il me semble, ce que mon corps expurgeait de partout. L'autre me trempait les lèvres qui pissaient du sang, comme le soldat romain, celles de Christian avec du vinaigre, sensé hydrater la bouche. Je lui devinais, maintenant avec le recul, un sourire godiche d'une bonne femme lésée, comme l'autre d'ailleurs.

Je ne me souviens plus combien le temps s'affranchissait de son passage, une belle lurette devait bien être la mesure. Tous les muscles étaient contractés, toute mon énergie était concentrée pour cette naissance. Je poussais, je poussais de

toutes les forces qui me restaient, presque jusqu'à perdre connaissance sans que rien ne change. Les douleurs semblaient s'intensifier. J'avais l'impression de me déchirer. Je tendais tout mon corps pour mieux pousser, par réflexe sans doute. Je ne voyais plus rien autour de moi, toute mobilisée sur ces douleurs, pressée d'en finir, même si cela ne paraissait pas changer beaucoup pour autant. Les deux rombières n'existaient plus dans mon monde, il n'y avait plus que moi et ce bébé qui me tordait le bas ventre de douleurs. J'avais l'impression d'une situation permanente, violente, presque arrogante, je transpirais comme un bœuf, le peu de tissu sur ma peau était trempé. Et puis, la vicieuse s'exclamait.

— Ik zie het hoofd, je vois la tête ! Je peux la toucher même... Allez ! Allez ! Pousse encore plus fort !

Ah putain ! Ce n'était pas elle qui poussait, facile à dire..., J'avais bien entendu, c'était bien la seule bonne nouvelle depuis quelques heures. Je poussais de plus belle, je poussais plus fort, cela ne venait pas plus vite pour autant. Le col de l'utérus me tordait plus encore. J'avais l'impression d'exploser, je mordais très fort un bout de drap, ce qui m'en semblait au moins.

Et puis, je sentais bien la tête glisser dans le col et puis un

petit soulagement, le col se rétractait aussitôt sur le haut des épaules du bébé.

— Ça y est, ça y est ! Allez encore un effort, je vais le prendre par la tête pour vous aider...

— Non, non ! Ne touchez pas à mon gosse !

Je ne sais pourquoi ce propos presque déplacé... elle avait bien compris, grognant telle une vieille ourse.

La délivrance... je sentis expulser le corps entier, glissant bien plus facilement vers l'extérieur, le souffle coupé. Je sentais un vide dans mon moi, comme libérée d'un reproche, d'une punition du temps, libérée, mais je ne savais pas encore de quoi... la deuxième bonne sœur s'affairait à nettoyer le fautif.

— C'est une fille ! La première naissance ici !

Elles me posèrent ma fille sur mon ventre douloureux et soulagé. La douleur est tellement moindre qu'elle était bien supportable, voilà... la petite Van de Kerkoff était née ! on dira une Lormont...

Les douleurs sont presque oubliées pour l'instant, elles reviendront plus tard, quand l'effet d'euphorie éphémère sera dissolu. Dans cette histoire sans queue ni tête, dans ces souffrances physiques et morales, dans ce monde qui n'en est pas un, un moment de bonheur... je ne sais si je puis dire

cela, si j'ai le droit de dire cela. Mais si tout de même, mon Tobias, je te présente ta fille... qui ne te connaîtra pas et que tu n'imaginais pas.

Chapitre 4 : un bébé en prison :

Je reprends la plume et l'encrier, ce sont les seules choses que j'ai le droit d'avoir, pour conter cette désolation... désolation surtout pour ma fille, pour moi... c'est une autre histoire. A-t-elle bien mérité cette situation ? C'est certain que non, comment peut-on dire, ni même penser qu'un bébé qui naît mérite la misère où il naît. Pour moi, c'est une autre histoire que je ne mérite pas non plus, quoique. Je me le demande bien... il ne faut pas pour l'instant m'apitoyer sur mon sort. Ce petit être fragile, à peine accueilli dans ce nouveau monde, a bien plus besoin de toutes mes attentions, pour l'instant... pour l'instant, je dis bien.

Ce nécessaire pour écrire, il aurait fallu que je travaille dans l'atelier de la prison pour me le fournir. Avec la grossesse et la naissance après, je suis exemptée de ces travaux forcés. Il ne faut pas croire que l'administration flamande me gâte pour autant. Ce sont d'autres prisonnières, que je ne connais pas ni d'Adam ni de Eve qui me fournissent ces minimums pour écrire... bien entendu que les matons n'y sont pour rien. Enfin, je peux écrire quand la petite dort. Qui lira ces propos qui me soulagent ? ... si ces lettres traversent les murs de l'hypocrisie, je n'en sais rien. Le voulais-je d'ailleurs ? Je n'en sais rien, mais si,

je le sais bien, c'est pour moi que j'écris, afin d'être bien consciente que ce qui m'arrive est bien vrai, malheureusement vrai. Je relis mes hier qui ressemblent à mes aujourd'hui, et, chaque jour, je pleure sans larme, je pleure mon âme, je pleure ma fille, je pleure Tobias...

Ma fille, je sais ce qui va lui arriver bientôt... ensuite sera une autre vie pour elle. Elle me sera retirée et mise à disposition des services sociaux belges... de Flandre, je devrais dire. Enfin, ils s'en débarrasseront dans une famille d'accueil... en France, c'est tout ce que ce pourri d'avocat a pu obtenir pour elle. Et sous une autre identité... C'est bien douloureux d'entendre cela. Ces prochains jours seront les derniers à être près d'elle. Je n'ai pas voulu lui donner un prénom officiel, à quoi bon, puisqu'à peine sortie d'ici, ils la rebaptiseront. Pour autant, je l'appelle Denise. Voilà à quoi, je passe mon temps, tout mon temps et je le prends avec gourmandise, ce peu de temps pour honorer son père. Elle mérite tout mon amour, toute mon attention. Je suis bien consciente que cela ne durera pas, que la lame de la guillotine des âmes est prête, dans l'attente du bon vouloir d'un procureur pas du tout préoccupé.

Bien entendu, elle ne comprend rien, les bébés, eux, ne comprennent, jamais rien, bien heureusement. Ils naissent

tout propres, pas xénophobes, pas homophobes. Ce sont les adultes qui les rendront ce qu'ils deviendront et ici, en Flandre belge, tout est à craindre. Certes, nul luxe dans cette cellule, rien de plus qu'avant, si ce n'est quelques langes faits des tissus de vieux draps en lin mités, déchirés qui servent aussi à emmailloter la petite et pour servir de couverture, ce n'est pas terrible pour la couvrir sur le lit. Bien entendu, pas un seul aménagement, rien, rien de plus que ce que j'avais avant. À croire que ma fille est cachée des autorités, non c'est certain, ces autorités doivent jubiler de la situation. Qu'importe que le bébé crève ou survive dans cette cellule où il fait presque aussi froid que dehors ! C'est l'hiver, il pisse le froid par toutes les ouvertures, heureusement, les bonnes sœurs m'ont légué un stock de lambeaux de couverture et de toiles déchirées, elles devaient s'en servir pour se protéger dans leur période, à une autre époque. Elles ont de la compassion de la situation, le côté féminin ou cureton, je n'en sais rien. Ça sent le vieux et le moisi, ce n'est pas le luxe, mais je n'ai pas le choix. Ma pauvre Denise, pauvre d'espoir ; Il ne reste plus beaucoup de temps pour que je puisse la choyer encore ; ils ont décidé de me la laisser deux mois... Pour la nourriture, je n'ai pas de problème, ma poitrine est généreuse en lait, au vu de ce que j'avale, ce lait

ne doit pas être d'une très bonne qualité, mais ma foi, le corps humain est bien fait, dans ma détresse. J'ai du lait, ce n'est pas une fontaine généreuse, mais pourvu que cela dure encore, sinon ils m'enlèveront la petite. Elle n'est pas très gourmande, elle prend beaucoup de temps, pour chaque tétée, les fringues de tôlardes ne sont pas bien pratiques pour ceci. De plus, elles ne sont pas neuves, elles ont déjà été habitées par une autre ou d'autres prisonnières.

Cette cellule n'est équipée que pour une détenue, et quand je dis équipée, c'est un bien grand mot. Elle doit être la seule pièce ainsi, je pense, une couche au format riquiqui, une bassine et un broc d'eau, un pot de chambre, un bout de table ancrée dans le mur pour manger dans une gamelle, tout au plus, huit mètres carrés. J'en sors qu'une fois par jour pour rejoindre les chiottes, ce mot est bien doux pour cette honte. C'est une pièce avec une douche toute simple avec de l'eau à peine tiède. Cela me suffisait pour autant et une chiotte d'où la puanteur des éjections de tout l'étage remontait. Tout tombait en bas par un tuyau tout droit, pas d'eau et pour s'essuyer, des bouts de journaux que les prisonnières laissaient là. J'y lavais, c'est un grand mot encore, au mieux, les bouts de tissus qui servaient de linge et d'emballage pour ma fille. Durant ce temps, elle dormait

dans la cellule, bien coincée dans la couche par ces restes de draps déchirés. Je dois m'activer pour ne point trop l'abandonner, seule, et retrouver ce poulailler. Pendant cette pose liberté... encore un grand mot, toutes les autres occupantes ont rejoint les ateliers pour contribuer à ce qu'elles, soi-disant, coûtent à la société. La porte est d'un bois si épais qu'il rebute la pensée d'une évasion et puis, je retrouve cet exigü endroit, éclairé si l'on peut dire, par un vasistas vitré qui pisse aussi le froid, sans autre artifice le soir que le noir de la nuit. Il ne doit pas faire beaucoup plus de cinq degrés, je retrouve le bébé dans le tas de tissu qui lui aussi pue la honte. Les murs aux pierres noires et humides montrent leur désintéret total à la race humaine. Rien, ici, ne fut construit pour autre chose que la punition... l'expiation... acharnement plutôt de cette société de l'argent qui dicte sa loi. Elle nourrit de la rancune, il ne faut pas remettre en cause les avantages acquis, ces avantages que cette bourgeoisie avare n'est pas prête à partager.

Nous sommes au siècle de la modernité, des années folles, et dans les prisons c'est pire que dans la Cour des Miracles. Victor, mais qu'as-tu donc écrit de moins grave que ce qui se passe en prison ?

Elle ne traîne pas, cette bourgeoisie, les peines et les

douleurs des enfermés ne la concernent pas. Les matons sont des grosses larves à plein dans un uniforme trop usé, mais putain, si leur métier ne leur plaît pas, qu'ils fassent autre chose. Il n'y a plus rien d'humain, je suis considérée, comme les autres, une moins que rien.

Chapitre 5 : La définitive séparation !

J'entends la serrure maltraitée par une clé arrogante couiner comme un animal blessé. C'est le temps d'une fin, une fin d'un temps attendu, telle une mort certaine dans une agonie silencieuse. Je sais, mais je ne veux pas. Je sais, qu'elle partira ma petite, je sais, j'y suis prête malgré tout. J'en ai souffert chaque nuit depuis que je l'ai sentie dans mes tripes. C'est un enlèvement, un kidnapping averti, une blessure qui saigne d'un sang blanc, depuis, depuis que je l'ai sentie dans mon corps. Je ne suis pas une bonne mère ni une mère sans doute, puisque je suis prête à accepter cet état de fait. Je suis une ordure, une mauvaise personne, qui donc a fait son même en taule et qui donc va le laisser partir sans un mot.

Mais, putain, vous n'entendez pas ces douleurs silencieuses, ces cris... il n'y a pas que la justice qui est sourde ! J'ai trop souffert déjà, j'ai trop pleuré des nuits entières. J'ai trop donné mon cœur à ce bout de chou. Je me suis tant préparée à ce moment, je ne suis pas prête, bien entendu que non... mais... J'ai les jambes qui flageolent, dans ma tête, un étau enserre les pensées, l'estomac est plus noué que mon histoire incompréhensible. Mais je dois rester propre dans mon apparence, les larmes taries sont sèches, le regard est perdu dans un désert de vie. Je suis devenue un automate, une marionnette de leur monde. Il y a déjà quelques mois que je ne vis plus ma vie, que ce sont eux, ceux qui tirent les ficelles qui font de moi ce que je parais. Je souffre comme dans une torture extrême, je ne peux plus le montrer. Je suis une marionnette atrophiée qui a perdu la parole, mais à quoi sert donc de parler quand on ne vous écoute pas ! Ces chiens vont prendre un grand plaisir à m'infliger un supplice supplémentaire, ce doit être un jeu pour eux. Ils sont trois, les deux boudinées et une autre en civile, j'aurais honte à leur place et non... la honte est pour moi, j'abandonne ma fille sans rien dire, sans pleure, sans cri, tout est consumé.

— Allez, la Lormont ! On vient prendre le bébé !

Tout est dans la délicatesse, ils s'imaginent bien tout de

même que ce moment puisse être douloureux pour une mère, mais suis-je une mère ?

Quelle douleur de la voir partir pour un monde inconnu ! Je savais et je ne m'y fais pas. Comment une maman peut-elle accepter cela ? ... quand on lui enlève son bébé sans aucune attention. La rombière des services sociaux est abominable, une laideur qui ferait fuir tous les mâles, même les moins gâtés par la nature. Un monstre aussi impavide qu'une statue de bronze vert-de-grisé, pire encore. Je devine un sourire narquois sur ses lèvres gercées lorsqu'elle m'arrache la petite des bras, arraché est peu dire, tant le geste est violent et indécent. Certain qu'elle n'en avait jamais eu, une mère aurait pris plus d'attention et pour le bébé et pour moi. Un dernier regard, plutôt un lance-flamme, me condamne une seconde fois. Je ne tente rien, les deux gras du bide qui l'accompagnent m'en auraient dissuadé.

La porte se referme sur une histoire à peine commencée. Le couinement de la serrure m'est plus insupportable encore, je serai seule maintenant à porter ma croix. Je suis épuisée, au bord de la rupture, cela fait de longs mois que je suis ici à l'attendre, à m'en occuper comme toute mère l'aurait fait. La condamnation du juge est plus dure encore

en ce moment, à croire qu'il savait ce que j'endurerais, non, il ne faut pas tout de même lui prêter plus d'intelligence qu'il n'avait pas. Ces derniers temps, la petite m'a pompé toute mon énergie, je me suis nourrie au mieux pour elle. Quand je dis nourris quel doux euphémisme, la nourriture ici est plus proche d'une gamelle pour des animaux de basse-cour, à croire qu'ici la nourriture était des restes des autres. J'ai tenu jusqu'à ce moment, pas bien certaine que j'aurais pu aller beaucoup plus loin, quoique je ne connaisse pas encore assez mes limites. La petite part, sans un adieu, arrachée à un destin pas très envieux, mais demain qu'est-ce qu'elle deviendra ? J'ai honte... le mot est encore bien faible, on dit la langue française très riche, encore une expression dévoyée, pour les linguistes. Pour moi, il ne veut plus rien dire ce mot. J'ai honte à me cacher dix mètres sous terre, si cela s'avère possible. Pas un mot, je ne sais quoi dire, mon cerveau va exploser, tout s'y bouscule. Je ne peux plus rien dire, plus rien penser, c'est l'atrophie, un désastre que je ne puis maîtriser. Le regard est vide, les mots n'ont plus de voix, je suis morte de honte, humiliée au plus bas. Je suis une lavette, il n'y a plus rien d'humain en moi, l'émotion est grave... je ne sais plus quoi penser, je n'ai plus la force de réagir. Je vois sans regarder, Ma doué ! Pourquoi je mérite

cela ! J'ai jeté l'opprobre sur moi, l'ignominie est ailleurs, mais que puis-je donc faire ? Je veux mourir, plus rien ne m'accroche à la lumière, je me sens défaillir... je ne devrais pas leur laisser ce plaisir... lutter pour quoi, contre qui ? ... Les jambes flagellent, je ravale continuellement ma salive, je survis, j'essaie. Ce n'est point du courage, non, quand on n'a pas de choix, on n'a pas le droit d'être courageuse, on n'a pas le droit de se plaindre, de toute façon, personne ne m'écouterait. Le courage est un luxe pour ceux qui ont le choix, certes pas facile, mais le choix. Quelque part, j'ai le choix, malgré tout... me laisser mourir ou me laisser croupir. Pour ceux de dehors, qu'importe, je n'existe plus, je n'existais déjà presque pas pour eux. Et pour ceux d'ici, une taularde, c'est une taularde, un truc à peine de l'humanité, un truc qui fait chier quand il n'accepte pas la condamnation. Elle est toujours méritée, même en cas d'erreur judiciaire, il ne faut pas se mettre dans les histoires qui attirent les emmerdes... c'est si facile de penser ainsi, si facile.

Je dis donc que ces ordures-là ne perdent pas de temps, à peine quelques jours après m'avoir enlevé la petite, ils m'extirpaient de cette cellule nauséabonde pour une autre...

Rien ne peut plus me surprendre, je m'attends au pire. Avant de quitter ma prison dorée, ils m'attachent les poignets avec une chaîne, au cas où je tenterais de m'échapper sans doute. Je traverse la passerelle, comme pour rejoindre le coin des chiottes et de la douche, mais là, toutes les cellules étaient occupées.

Je ne vais pas bien loin pour autant. Dans le brouhaha dérangeant de prisonnières frustrées, il me semble entendre quelques mots en français parmi des propos sans doute indécents en hollandais, que je comprenais à peu près.

— C'est ici, rentre là-dedans la frans ! Allez, magne-toi le cul ! Ton nouveau palace ! Va voir tes nouvelles copines !

Une poussée puissante dans le dos, une grosse claque plutôt, me propulse à l'intérieur de la cellule. Je m'affale presque au pied d'un plumard métallique à étage, sans encore avoir croisé un regard, juste un bas de pantalon éliminé. Je m'accroche au sommier pour me relever, la porte de la cellule était claquée.

— Hello, hello quelle façon de te présenter !

Trois paires d'yeux me tombent dessus, des visages blafards et ridés qui révèlent une habitude de l'endroit.

— Excusez-moi ! Vous parlez français ?

— Tu es dans la cellule des Wallonnes la Frans... je

blague... tu logeras à l'étage, c'est la seule couche de libre...

— Merci, je suis Ginette Lormont, je suis française et j'ai pris perpète.

— Nous savons qui tu es... t'as dessoudé un Flamand, c'est top !

Je n'osais trop parler de moi malgré le propos invalide sur moi.

— Et vous ?

— On t'en parlera plus tard ! Ici, t'es bien venue ! Nous, on n'aime pas les Flamands, prépare ta couche !

Et me voilà avec de vraies criminelles, je suppose... car si les erreurs judiciaires sont aussi courantes que dans mon cas, elles sont peut-être comme moi, innocentes. Comment pourrais-je me permettre de juger avant de savoir ? ... Quand moi je demande à être comprise avant d'être jugée, je vais attendre pour me faire une meilleure idée. Il y a Thérèse, celle qui parle tout le temps et qui commande l'endroit. Elle a occis la maitresse de son Jules à coups de hache. Émilie, la plus âgée, prostituée a dessoudé son mac, un Flamand et Justine, la plus jeune a tenté d'empoisonner son père, un violeur, toutes trois pour des longues peines... comme pour moi. Donc il n'y a pas lieu de se poser de questions sur leurs états de conscience. Elles revendiquent,

toutes trois, clairement leur acte et ne le regrettent en aucun cas. Toutes trois parlent aussi pour autant de justice à deux étages, justice bâclée qui laisse des blessures morales irréversibles. La haine des Flamands doit bien se justifier de quelque chose dans un passé plus lointain, nous, les Français, avons dû être abominables, mais cela ne justifie pas cette justice bâclée pour autant.

En fait, je retrouve un peu de tonus, ces trois filles m'ont bien accueillie, étonnant en prison, mais, entre francophones, il faut se serrer les coudes, les autres prisonnières ne me font aucun cadeau, sans pour autant que j'en souffre. Thérèse fait tout pour que mon séjour se passe moins mal, elle, avec les deux autres, sont mères et compatissent avec le calvaire de la naissance. Je pense à ma petite chaque jour, ce n'est plus la honte qui m'habite, mais une colère profonde, silencieuse, sournoise. La priorité de mes pensées reste ma fille pour autant, surtout dans des moments de solitude. Je ne pensais pas que cela me blesse autant, j'en souffre, j'en souffre, heureusement que les filles sont là...

— De Fransen Lormont ! Morgen komt er een advocaat !

Bordel, la trappe de la porte s'est ouverte, je n'ai rien compris que, déjà, elle était de nouveau refermée brutalement.

La grosse bâtarde, elle ne fera pas l'effort d'un mot courtois en français, c'est certain pourtant qu'elle en connaît quelques-uns... Il ne faut pas demander à ces Flamands un minimum de convenance. Je n'ai pas le temps de réagir, les conversations avec les codétenues, tournent autour de cette surprise, qu'elle soit bonne ou pas d'ailleurs. À ce qu'elles me disent, c'est bien rare qu'une visite inconnue comme celle-ci soit annoncée, il y a quelque chose de mystérieux là-dedans. La nuit sera longue. Mon dieu, que va-t-il encore m'arriver... ? Je ne risque pas plus pour autant, je n'ai tué personne et je ne vois pas pourquoi, il m'en voudrait plus encore.

La nuit déroule son noir dans les ronflements discrets des codétenues, je ne parviens pas à trouver le sommeil, j'imagine l'inimaginable, je pense à ma fille, c'est peut-être pour signer un papier... pour une adoption. Mais non, je ne l'ai pas abandonnée, ma petite, elle ne peut pas être adoptée, seulement en famille d'accueil, je dis cela, mais en fait, je suis en Flandre belge et là, je ne connais pas ce qui peut se passer.

La nuit me chuchote des douleurs à l'âme. Plus je pense à

ma fille, plus la honte me consume, me poussant dans une rage muette. Je me reproche de l'avoir abandonnée... Ce matin est tardif, ce jour, le ciel doit être bien encombré. Je suis dispensée d'atelier, j'attends seule que la grosse vienne me hurler à la porte. Ici, il n'y a pas de pendule. L'heure se donne en rapport aux repas, à l'atelier, à la douche... et je suis en train d'attendre...

— De Fransen ! Dit is bezoek, win Jij!

Voilà ! La grosse matonne est de retour, dans ses subtils propos, elle me fait signe qu'il me faut la suivre après m'avoir lié les mains. Je la suis... elle pue, je la suis à la trace, elle pourrait se laver quand même la Flamande !

L'autre pingouin nous rejoint, je suis bien dangereuse ma foi. Ils me traînent presque comme un bourricot pas pressé de rentrer à l'écurie. J'aurais des ecchymoses c'est certain, des souvenirs comme ils disent ces ordures. Putain, ils ont la haine des taulardes, bien certain qu'il y en a quelques-unes qui ont un gros tempérament, mais rien à voir avec les mafieux de l'autre bâtiment. Elle et lui, n'aiment vraiment pas leur boulot c'est certain ! Elle et il, sont là uniquement pour ramasser une paie...

Mais enfin, après ces rudesses qui semblent leur donner un pouvoir supérieur, ils ouvrent un box, guère mieux loti

que les cellules, un trou d'à peine six mètres carrés, équipé d'une table et deux sièges, le tout, celé dans le béton. Au moins, ici, ça ne sent pas l'urine ni toutes les odeurs nauséabondes d'un corps humain à l'abandon.

Je me retrouve vite attachée à une chaise. Il est certain que je ne peux pas me barrer. Ils me laissent seule, dans cet endroit sans lumière extérieure, seulement éclairée par une lampe à pétrole poussiéreuse qui tente de donner l'illusion d'un jour écrasé.

Puis, le bruit crissant de la porte tue le silence, un costar cravate habillé en humain pénètre aussi l'endroit, les deux chiourmes restent dehors. Il déteint dans l'endroit, une erreur de casting d'un mauvais film, au milieu de personnages de Victor Hugo, dans la Cour des Miracles.

— Bonjour madame Lormont ! Je suis désolé de nous rencontrer en pareil endroit... je suis ici pour vous aider...

— Vous êtes qui ?

— Permettez que je m'assoie !... Excusez-moi, je me présente. Je suis maître Lamitasse et représente le journal "Le Petit Parisien", le journal où Henri Béraud écrivait ses rubriques. Cela vous dit !

— J'ai entendu parler... oui... mais que faites-vous ici ?

— Ce journaliste français a appris la parodie de justice

dont vous avez fait l'objet et le journal a décidé de le suivre pour vous aider !

— M'aider à quoi ! Je n'ai vu personne pour m'aider depuis le décès de Tobias, mon mari. Personne, si ce ne sont ces Flamands qui voulaient tous me voir au cachot...

— Je comprends que vous pensiez que notre action s'engage tard. Mais nous avons appris votre situation qu'il n'y a que quelques jours. Nous avons récupéré les documents de votre procès et nous voulons en discuter avec vous. L'objectif est de vous aider à un nouveau jugement dès que possible.

Je sens bien mes joues prendre quelques couleurs, mon regard s'éclaircit d'une lueur venue d'un peu plus loin. Cet homme semble sincère, mais j'ai du mal à y croire... tant cette visite me paraît irréaliste, comme dans un rêve inabordable. Je suis troublée, je ne sais plus quoi penser, je ne sais pas quoi dire non plus, je suis déboussolée...

— Je ne vois pas comment vous pouvez faire ! Décision de justice est faite.

— Nous avons compris, certes tardivement ! Nous avons aussi contacté l'administration française qui souhaite en savoir plus avant d'engager une démarche auprès de la justice belge. Il est bien certain que ce premier jugement, au

vu des informations que nous avons, ne repose pas sur des preuves bien solides. Nous pensons qu'il y a de quoi demander révision... et nous sommes confiants... Voilà, je voudrais que vous nous parliez en détail de cette mauvaise aventure. Je reviendrai vous revoir aussi souvent que possible. J'habite à Lille. Je pourrais venir vous voir comme ils me l'autoriseront... il faut que je rende compte au journal, à ce journaliste. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas quoi en penser, cela est soudain ! Je n'y crois pas... Mais... j'ai écrit et je continue à écrire sur des bouts de papier ma vie de chaque jour, si cela vous intéresse, je peux vous les donner...

— Ah oui, bien entendu ! Ils sont où ces écrits ?

— Dans ma cellule sous mon matelas....

— Je vais voir avec l'administration du pénitencier comment les faire sortir légalement, dès notre entretien terminé.

— Il pourrait les détruire avant, je préfère vous les donner en main propre, je n'ai pas confiance...

— Je reviens vous voir la semaine prochaine... et vous me donnerez vos papiers discrètement, je demanderai à vous voir seul. C'est possible si je deviens votre avocat, pour cela, il vous faudrait signer ce document... ne vous inquiétez pas !

C'est la règle en Belgique ! Êtes-vous d'accord ?

— Je peux lire... si c'est en français !

— Je comprends bien votre défiance, bien entendu, je dois demander aux deux gardiens !

Il se lève pour chuchoter aux deux pékins de garde, leur montrant son document. L'acquiescement de la grosse matonne le fait sourire, il revient et me tend le bout de papier. Ce n'est pas trop exhaustif, écrit assez gros.

— Vous avez quelque chose pour que je signe...

— Mon petit flacon d'encre de chine et une belle plume anglaise...

— J'espère que je ne commets pas une erreur.... Je suis au plus bas ma foi, je ne risque plus grand-chose pour autant... bon je signe...

— C'est fini ! Rejoignez votre cellule ! Magnez-vous ! Nous n'avons pas que cela à faire...

— Il ne faut pas abuser, madame Lormont. Nous nous revoyons la semaine prochaine à la même heure...

— Merci, oui à la semaine prochaine....

Je ne sais pas quoi dire en fait, je retourne vers la cellule, toujours avec grand ménagement. Les deux garde-chiourmes discutent bruyamment dans leur langue rugueuse. Au ton, il me semble comprendre que je suis leur

sujet de discussion. Je ne comprends rien... arrivée dans la cellule, les filles m'inondent de questions, elles sont bien prévenantes avec moi... c'est bien le seul réconfort que j'ai.

Elles ne me lâchent pas, je leur détaille tout, j'ai hâte de me retrouver, seule, avec mes pensées. J'ai besoin de faire le point avec moi-même, j'ai besoin de comprendre pourquoi cela m'arrive là et qu'est-ce qui va me tomber dessus après. Je ne crois pas à la chance, je vais m'endormir dans mes pensées. M'endormir encore un grand mot pour moi, plutôt somnoler, avec toujours au coin de l'esprit, la crainte que ce ne soit un leurre, une erreur de temps, Tobias et Denise seront aussi à m'occuper. La nuit promet d'être longue, tout comme celle qui suivra. Je ne crois guère à autre chose que ce que je suis en train de vivre en ce moment. Le jour, c'est différent, je peux discuter d'autres choses avec les filles et puis il y a l'atelier, cela occupe bien la pensée à autre chose, certes plus matérielle, certes beaucoup moins vitale, mais nécessaire à plus d'un titre.

La semaine passe tout de même, je me suis construit une armure mentale, je ne veux pas croire qu'il y ait une autre possibilité. Je rejoins maître Lamitasse, toujours accompagné de ce couple hétéroclite et si peu sympathique.

— Bonjour madame Lormont !

— Bonjour ... ils ne restent pas ?

— Non, le fait que je sois votre avocat nous procure une certaine confidentialité. Comment s'est passée cette semaine ?

— Comme d'habitude, les bleus à l'âme, la routine de mes maux dans l'indifférence complète du personnel d'ici. Je commence à m'y faire, mes codétenues sont vraiment sympas avec moi. Mais tout fonctionne sur du vide, elle me respecte, car j'ai tué un flamingant pour elle.

— C'est compréhensible, mais vous n'y êtes pour rien ! Cette situation, ce n'est pas vous ! Avez-vous vos lettres ?

— J'ai craint qu'ils me fouillent, mais non... les voici...

— Merci, moi, je ne serai pas fouillé, c'est certain... J'ai du nouveau concernant votre affaire... grâce aux documents que nous avons récupérés au tribunal et les informations que j'ai glanées auprès d'un journaliste wallon qui a suivi votre affaire, il est évident qu'ils n'avaient pas assez d'éléments pour vous condamner, ni quiconque d'ailleurs ! En outre, les empreintes retrouvées sur le verre empoisonné, la seule preuve, comme ils ont dit, pourraient avoir été laissées bien avant cette soirée, il n'y aurait pour autant aucune autre empreinte. Nous montons un dossier pour une demande de révision ici à Bruges et aussi pour le ministère des Affaires

étrangères en France. C'est un début prometteur.

— Vous pensez vous ! Alors pourquoi suis-je là ?

— Procès bâclé ! Je vais lire vos lettres, vous n'imaginiez pas qu'elles serviraient ainsi ?

— Non, bien entendu !

— Nous autorisez-vous à les publier dans la presse si nécessaire ?

— J'ai l'impression que tout va trop vite, que tout va me retomber sur la gueule ! Comment puis-je rêver d'un meilleur temps quand tout ici me rappelle que je suis ici pour longtemps. Je vois bien, j'entends bien, qu'ici les murs ont le pouvoir des juges pour vous empêcher de partir !

— Je comprends bien ce que vous pouvez ressentir ! Non, en fait... il faudrait vivre vos problèmes pour comprendre, veuillez bien m'excuser de cette maladresse. Je voulais dire que je peux comprendre que vous soyez si perturbée et je ne sais trop dire plus pour vous rassurer...

— Ce n'est rien, vous savez ! Sur cette putain de terre, je n'ai pas été gâtée, cette période avec Tobias fut de loin le meilleur moment de ma vie. Et vous voyez, tout s'est effondré comme un château de cartes. Nous, les petits, nous n'avons pas le droit au bonheur, à croire qu'il s'achète...

Je la regarde, je ne sais plus quoi dire, non que je ressente une sorte de pitié ou un ressentiment de ce genre, non... j'en ai vu des taulards et des taulardes, c'est toujours la même chose... coupables, pas coupables, elles s'en revendiquent bien trop souvent d'ailleurs. C'est sans doute l'histoire de la même qui me trouble, cet enfant, qui n'a rien demandé et cette mère dont on ressent la sincérité. Elle me fixe, j'ai l'impression qu'elle déshabille mes neurones, elle me questionne sans mot, la puissance de ce regard me perturbe. Elle, une toute petite bonne femme si délicate et apparemment si fragile, où donc puise-t-elle cette force ? Elle comprend qu'elle me trouble... elle baisse les yeux... elle se torture les doigts, elle retourne dans son désarroi.

— Je vais prendre beaucoup d'attention à vos lettres... Ginette... me permettez-vous de vous appeler par votre prénom ?

— Oui... bien entendu... Oh putain ! Ils cognent sur la porte, c'est déjà fini...

— C'est un fait, à la semaine prochaine... donc, bon courage !

Elle repart déjà, sans un mot de plus, bien encadrée, enchaînée... mais déjà, nous n'avons plus rien à nous dire,

elle n'a plus rien à me dire. La pudeur d'une détresse profonde tait le mot, mais elle suinte par chaque pore ces mots silencieux et je les comprends. C'est la première fois de ma vie professionnelle qu'une personne me fait cet effet-là. Je sens mon échine frissonner, je suis mal à l'aise, un courant d'air froid me glace le sang. Je suis plus que perturbé...

Je sens son regard qui pèse sur mon dos. Je ne sais ce qu'elles ont les deux chiourmes, elles me semblent moins brutales... je retrouve mes codétenues. En fait, il n'y a qu'ici que je me sens bien. Dans cette cellule de condamnées, il y a un respect humain des personnes présentes, nulle ne juge l'autre et j'arrive à papoter de rien et de pas grand-chose. L'important, c'est bien le contact humain, même quand on est bien démunie, à vivre presque comme les plus pauvres, la présence de personnes plus humaines réconforte bien plus que des mots hypocrites. J'ai changé de boulot à l'atelier, elles m'ont fait muter dans l'atelier de couture, où nous fabriquons les fringues des taulardes, certes, ce n'est pas très folichon, mais, au moins, cela permet de manger plus correctement.

Je m'y fais à cette vie, le jour avec mes voisines de pieux et une partie de la nuit avec ma fille et Tobias. Ces deux moments sont importants, le premier pour ne pas trop sombrer, le second pour ne rien oublier. Ce n'est pas terrible, mais quand on n'a pas le choix, on se trouve une espèce d'équilibre certes précaire, qui permet de ne pas sombrer dans la folie ou dans une agonie dépressive. Il faut survivre ou disparaître.

Plus de nouvelle du petit avocat endimanché, cela fait presque deux semaines... ce n'est pas vraiment une surprise pour moi. Comment pourrait-il renverser une situation bien établie ? Les flamingants ont la peau dure et la dent affûtée. Les codétenues ont beau tenter de me convaincre, qu'il doit bien y avoir une explication, que ce soit une maladie ou un tout autre empêchement ... je n'y crois plus déjà, je vais me contenter de survivre ici. Il y a pire, n'est-ce pas Victor ? La cour des miracles où il n'y en a jamais... tu sais ce que cela veut dire...

Ce matin semble particulier, un dimanche, pas d'atelier bien-entendu. Entre ses murs épais qui défient tout espoir, je ressentais comme une douleur mentale. La trappe s'ouvre pour le repas du matin, repas est bien présomptueux pour un café, pisse de marc essoufflé et pain dur qu'un animal renierait. Mais enfin, cela cale l'estomac. Puis, de la trappe, tombe un tas de papier... qui pourrait servir de papier cul... mais, en y regardant de plus près, Emilie déplie des feuilles d'un journal déjà lues mille fois.

— Ginette ! Ginette ! Regarde ! Ils parlent de toi !

— Comment cela... de moi ! Donne un peu !

Putain ! Il tient parole le petit costumé, il y a un article conséquent dans un journal "Le Petit Parisien".

— Oh la vache ! Les filles... elle n'y va pas de main morte le petit journaliste français... qui veut lire pour moi, j'en pleure...

— Donne Ginette, donne !

— Merci Thérèse !

— Vrai que l'article est de la bombe !

‘Parodie de justice au pays des flamingants !

Une jeune femme française croupit dans les cachots de Bruges, condamnée par un tribunal flamand pour le meurtre supposé de son compagnon Tobias Van Kerkoff, un très riche brasseur brugeois. Ce monsieur fait partie des plus grosses fortunes en Belgique. Le jugement s'est déroulé à la cour d'Assises de Flandres à Bruges. Le procès s'est déroulé en langue flamande, langue peu maîtrisée par l'accusée, ce qui est en contradiction avec la législation belge. Madame Lormont aurait dû être jugée dans une autre région du royaume moins partisane et dans les deux langues : le flamand et le français. Ceci doit rendre ce procès nul et caduc. En conséquence, madame Lormont doit retrouver la liberté sans autre jugement avant un autre procès bien plus équitable. Ceci est donc dans la forme, mais au fond, cela ne prouve rien, on a que les empreintes de madame Lormont trouvées sur le verre qui a empoisonné Mr Van Kerkoff, un

verre utilisé quotidiennement par les deux personnes habitant les lieux, Mr Kerkoff et madame Lormont. Quelle preuve ! D'autant plus qu'on n'y trouve que les empreintes de madame Lormont, alors que Mr Kerkoff aurait bu le poison lui-même sans laisser ses empreintes sur le verre.

Nous ne vous détaillerons pas d'autres points qui prouvent une enquête bâclée au préjudice de madame Lormont. On ne rentre pas dans une famille de notables flamands ainsi, quand on n'est qu'une jeune fille française, de plus, fille d'un pauvre mineur. Le milieu bourgeois de Bruges s'est vengé ainsi. Il s'est vengé des Français, qui, certes à d'autres époques, les ont fait souffrir. Mais ce n'est pas une raison pour laisser croupir dans les geôles infestées de Bruges une petite Française qui ne mérite pas une parodie de justice.

C'est signé H. Béraud du journal "Le Petit Parisien"

— Putain ! Comme il envoie le mec ! C'est bon pour toi ma poule !

— Je n'ose pas y croire ! ... un journal parisien, comment est-il arrivé ici ?

— Tu sais, ici, si tu graisses la patte des matons, tu peux avoir presque tout ce que tu veux, c'est comme partout, avec de l'argent, t'as tout !

— Le verrou de la trappe gémit douloureusement, pour la libérer.

— En de Française, uw advocaat in de bezoekkamer morgenochtend !

— C'est tout bon pour toi, Ginette !

Je suis groggy, j'ai pris un gros coup dans la gueule. En cinq minutes... je ne sais plus quoi dire, quoi penser, les filles taisent leur propos, elles sont pourtant bien excitées, assurément bien contentes de ce qui m'arrive. Elles me regardent avec insistance, scrutant la moindre réaction, mais je suis assommée. La journée et la nuit seront longues...

C'est dimanche, avec les filles, on a papoté toute la journée sur mon histoire, sur mon dénouement. Je suis bien plus sur la réserve qu'elles, j'ai toujours beaucoup de mal à croire à une issue plus positive. Je n'ai pas été élevé dans un milieu où on rêve d'histoire de princesse. Le milieu des mineurs de charbon, à mon époque, n'est pas ce dont on peut rêver. Mais quand on est enfant et, qu'on n'a connu que cela, on pense que tout le monde vit la même chose et on se contente de ce qu'on a. Plus tard, quand on comprend que tous, nous ne sommes pas tous nés sous la même étoile, alors... nous discutons... Plutôt, elles discutent, cela me fait sourire, cette journée est la plus détendue depuis bien

longtemps, depuis le décès de mon compagnon Tobias. Mais après le jour, il y a la nuit et la nuit, je ne dors pas, à peine quelques godes pour un peu oublier. Cette nuit est celle de ma fille, je la vois partout, sur les murs noirs, dans ma tête, dans les bras d'une autre femme qui ne veut pas me la rendre. Cette nuit, je reconstruis, malgré moi, quelque temps avec elle, le subconscient prend le dessus sur la raison, mais quelle raison y a-t-il dans ce milieu pourri d'une prison de bonnes femmes. La nuit est longue, mais pas désagréable, je ne suis pas pressée de voir le jour, pourvu que ce temps reste ainsi. La nuit, même les cons dorment et rien ne peut changer ce qui me trotte dans la tête. J'y vois ma fille, à loisir sans que personne ne me dise qu'elle n'est pas là, que je n'ai pas le droit, qu'elle vit chez une autre qui la caresse tendrement. Non, cette nuit, elle est entièrement à moi, depuis longtemps, je n'ai pas ressenti cela, ce sentiment qui me semblait m'avoir fui. Le noir est reposant pour la pensée, il laisse l'esprit se déranger pour imaginer d'autres desseins, certes pas très réalistes, mais tellement réconfortants. La nuit, tout est possible. Tout a une fin, le temps n'a pas pitié des souffrants, pire, il pousse le vice au réveil, le réveil du corps et aussi celui de l'esprit et plein la gueule encore, la vérité, les murs sales, hier est revenu. Mais heureusement, la

gouaille des codétenues, à peine toilettées, elles reprennent aussi leur bavasse sur ma visite matinale. Elles ne seront plus là, à l'atelier bientôt d'ailleurs. Cela me réconforte, j'ai besoin de reprendre pied dans ma tête...

— Lormont in de bezoekkamer !

La porte est déjà ouverte que j'ai à peine réalisé, je ne suis pas pressée d'y aller, et en même temps, je suis pressée de savoir. À peine quittée la cellule, un concert de casserole m'accueille sur la promenade. Cela réchauffe le cœur, comment ont-elles su ? C'est surprenant et rassurant, je m'en souviendrai longtemps !

Elle franchit la porte, un sourire discret et une étincelle dans le regard me saluent. C'est rassurant, elle est bien mieux que les autres jours, la petite dame, elle a sans doute reçu le journal.

— Bonjour Ginette ! Comment allez-vous ce matin !

— Je ne sais trop encore, mais je sens bien que vous portez des nouvelles. C'est par vous le journal ? Bonjour maître !

— Oui, c'est moi ! Cela bouge pour vous ! Beaucoup même. Les mauvais ressentiments entre Flamands et francophones raniment l'amertume et les ires d'antan. Les

frustrations des uns exacerbent le mot, la rancune les porte plus fort. La guerre des journaux est lancée, allumée par le Petit Parisien et le journal wallon Le Matin, bien contents de trouver un os à ronger contre les notables d'ici. Et les autres rouvrent les plaies du passé pour défendre l'indéfendable, la mauvaise foi des journalistes va vous servir.

— Qu'est-ce que cela signifie, c'est juste du papier !

— Oui, c'est vrai ! Mais ces journaux sont lus, par des hommes d'état, par des hommes politiques. Certains vous soutiennent, d'autres le contraire ? En fait, cela bouge, je ne suis pas venu la semaine passée, j'ai passé du temps au ministère des Affaires étrangères à Paris, certes avec un petit fonctionnaire, pour monter un dossier qui a été présenté aux décideurs. La France va vite prendre position sur votre cas, et elle le fera de manière favorable. Je vais faire une demande de transfert en France pour vous, en attendant mieux, si vous êtes d'accord. C'est le premier pas... et c'est important, cela veut dire qu'en France... vous pourrez revoir votre petite fille... de temps à autre. J'ai retrouvé où elle est sans trop de difficulté ma foi. Elle a été confiée à l'assistance publique du département du Nord qui l'a placée dans un hospice géré par des sœurs. Une bonne sœur viendrait vous la présenter, tout ceci en attendant que justice

soit faite.

— Je ne m’attendais pas à cela... non pas à cela ! Ma fille ! Revoir ma fille que je pensais perdue à jamais...

Elle s’effondre en larmes, elle veut cacher son ressenti dans un silence pesant du cœur et de l’âme. Je suis gêné d’être présent, je suis gêné du désarroi que je cause, mais enfin, c’est pour du mieux plus tard. J’entendais des soupirs profonds entre deux toux dérangeantes. Déjà la dernière fois, elle toussait un peu, mais là, je trouve que c’est pire.

— Mais c’est vous qui décidez, bien entendu !

— C’est quoi un transfert en France ?

— Qu’officiellement, vous serez incarcérée en France, dans une ville à déterminer, en attendant mieux, c’est certain. Si cela se trouve, vous serez libéré avant, on ne sait jamais, comme je vous le disais, tout risque d’aller très vite. Cette année 1921, il y a des élections législatives en novembre en Belgique et votre procès risque de faire tache sur les partis flamands.

Elle tousse de nouveau, trop pressée de parler, trop pressée de s’exprimer.

— Excusez-moi, j’ai chopé la crève...

— Il faut vous soigner ! Je peux intervenir si vous le voulez !

— Non, non ? Je vais voir avec la bonne sœur de l'infirmerie !

— Vous êtes certaine ?

— Oui... mais comment se fait-il que cette visite dure encore ?

— Cela fait partie des choses qui évoluent dans le bon sens... elle ne devrait pas durer longtemps pour autant, car j'entends la porte qui s'entrouvre.

— Merci... je ne sais pas de quoi encore... mais merci au moins d'être là... nous verrons bien le résultat. Donc, vous revenez la semaine prochaine...

— Je l'espère, et peut-être je ne serai pas seul, le petit journaliste français voudrait aussi vous rencontrer. Il faut que je force un peu l'administration de cette prison...

— Pourquoi veut-il me voir ce monsieur ?

— Pour mieux comprendre votre histoire. Vous savez, il fait partie des journalistes qui vérifient toujours ce qu'il va écrire, c'est bien rare...

— Bon, je vais me retirer dans les appartements... à bientôt !

Elle part sans se retourner, les épaules basses d'une femme blessée, mais avec un peu d'honneur, c'est le premier

mot positif que j'entends d'elle. Elle tousse encore, il faut absolument qu'elle rencontre cette infirmière, cette prison est un hôtel des courants d'air, humides et glacials. Mais enfin, cela fait plaisir de la voir ainsi un peu moins abattue, un peu plus ouverte. Je vais faire le maximum pour la revoir la semaine prochaine, il ne me faut pas laisser l'espoir retomber. Je ne sais pas si elle a ou n'a pas tué son compagnon, mais elle semble si fragile que j'ai beaucoup de mal à l'imaginer. Ce n'est pas le problème, je suis là pour l'aider et la sortir d'une décision de justice bien plus que contestable.

Le temps passe vite, une semaine que je n'ai pas vu passer. J'ai de bonnes nouvelles à lui annoncer, mais comment se fait-il qu'elle ne soit pas encore là ? J'entends une toux rauque dans le couloir. Oh non ! Cela ne s'est pas arrangé.

Le reste n'est pas mieux, elle est épuisée, elle doit être bien malade...

— Bonjour madame Lormont ! Ce n'est pas terrible... n'est-ce pas ? Cela ne s'arrange pas ! Ils ne s'occupent pas de vous soigner ici ?

— Si si... mais il faudrait m'hospitaliser... à ce que dit la bonne sœur... elle en a fait la demande...

— Je vais intervenir en sortant d'ici, ne vous inquiétez

pas ! Bon, malgré tout, madame Lormont j'ai quand même de bonnes nouvelles pour vous ! Votre transfert dans une prison française est acquis, je pense dans quelques jours, le temps que les différentes administrations belges et françaises valident les procédures. Le roi Albert 1^{er} a demandé à son Premier ministre Carton de Wiart de reconsidérer le jugement.

— Ce qui... veut dire ?

— Que le Premier ministre n'a pas le choix, il doit défaire le jugement rapidement... et engager un autre procès. Cela veut dire que vous sortirez d'ici rapidement, peut-être avant votre transfert en France même.

— C'est tout bon cela... et pour ma fille...

— Réfléchissez bien à lui choisir un prénom, elle vous retrouvera dès votre libération... mais attention pour autant, il y aura un autre procès, sans aucun doute...

— Mais j'irai où ?

— Le journal s'occupe de tout cela. Vous aurez un logement en France et une dotation de l'état français vous permettra de vivre quelque temps... avec votre fille.

Le regard s'illumine, tout le visage en fait, malgré la toux persistante. Elle me semble bien fragile. Je vais taper à toutes les portes pour qu'elle soit hospitalisée au plus vite.

C'est la dernière fois que je l'ai vue... vivante. Elle fut bien soignée à l'hospice de Bruges, et transférée dans un hôpital en France, d'où elle ne sortira pas... vivante. Elle fut enfermée dans un bâtiment où les visites sont interdites aux malades contagieux et mourut d'une tuberculose chronique. Elle a pu revoir son petit bébé une fois et sans l'approcher pour autant, par une fenêtre, sans plus.

Ce matin est gris et morose, non pas à cause du temps quelque peu rancunier, mais parce que j'accompagne madame Lormond et sa triste histoire dans son dernier voyage. J'attends à la morgue de l'hôpital de Lille que le cercueil soit rendu. Une calèche funéraire, tirée par un vieux percheron insensible, patiente dehors. Nous ne sommes bien nombreux à l'accompagner, moi donc, H. Béraud du Petit Parisien et la dame de l'hospice qui s'occupait de la petite. Mieux vaut être bien accompagné que par trop d'hypocrites, mais quand même cela est triste, bien triste, plus aucune famille, abandonnée des siens et des autres. Le journal paie la sépulture. Cette histoire s'achève comme si elle n'avait jamais encore commencé, à l'exception cet interlude romantique entre Tobias et Ginette. Denise fut baptisée ainsi par sa maman, avant de partir.

Chapitre 6 : le dernier voyage de Denise.

Presque un siècle plus tard...

Le temps est bien maussade, pluvieux à ne pas mettre dehors une âme raisonnable. Il fait un vent à cacher les miséreux loin du regard et je suis là, presque seule, pour accompagner les cendres d'une vie oubliée. Quand on meurt très âgée, c'est que le destin avait mieux à faire sans doute, il s'occupait à noyer des gamins dans la grande piscine des parisiens au mi des terres ânées. Les cimetières existent pour qu'on oublie les morts, loin de la vie. C'est bien normal, la proximité de ceux-ci nous dérange, elle rappelle toute notre fragilité. Tout le monde ne vit pas jusqu'à cent ans, mais, quelque part, mourir à plus de cent ans est peut-être indécent. Ma maman naturelle, elle, est bien partie sans même me voir grandir ! Pourquoi cette injustice ? Denise, elle a travaillé presque toute sa vie, et même âgée, elle s'occupait au mieux, je vivais chez elle pour la soulager quand bien d'autres ne prennent aucun risque pour vivre vieux et à la charge de ceux qui meurent plus tôt ? Je suis presque seule dans ce vent glacial et généreux en pluie

cinglante, je mérite sans aucun doute cette affection, je dois avoir oublié de me faire pardonner quelques péchés capitaux. Mes deux enfants sont avec moi, puis trois voisins pas très valides et deux très vieux cousins. Quand on vit si longtemps, on a laissé tant de monde partir avant que les autres oublient que tu existes. De toutes les façons, maman voulait partir seule en cendres éparpillées dans l'histoire d'une autre vie presque effacée. Donc, pas de faire-part dans le journal, seulement un message fut envoyé pour les derniers de sa famille. Nous avons évité d'informer les indésirables, ceux qui veulent être présents pour pleurer l'hypocrisie et une presque indifférence, celles aussi qui auréolent le défunt. Ne dit-on pas qu'il vaut mieux être peu qu'être mal entouré ?

Le croque-mort avait décalé le marbre de la tombe, il y glisse l'urne dans le coin bas gauche sous un regard rougi. Puis, après quelques prières bâclées par d'autres qui se disent croyants, ils se reconnaîtront bien entendu à cette lecture, il repousse la pierre tombale. Il refait le joint entre la pierre et le caveau, travail délicat avec ce temps d'outre-tombe. Il nous salue d'un air triste de convenance, s'excusant presque du mauvais temps... pour mieux sans doute retrouver une mine plus réjouie et rejoindre des amis à

l'apéritif ou les cuisses bien plus accueillantes d'une rombière pressée de sentir un vit s'activer dans son endroit. Nous, les derniers restants, rejoignons prestement les voitures pour retrouver une atmosphère moins rancunière.

Ainsi, maman nous quitte, au cimetière de l'oubli, quand je dis maman en fait, c'est cette vénérable personne qui prit soin de moi depuis toujours dans ma mémoire. Ma mère génétique, elle, a perdu sa vie pour me donner la mienne, à ce que l'on m'a toujours dit. Un cadeau ! Bien plus que cela c'est certain ! Il aurait pu être empoisonné, ce cadeau, si ma grand-mère, donc, ne m'eut pris en charge dès cet instant. Je ne saurais jamais ce qu'aurait pu être une autre vie et, en fait, cela ne sert à rien, puisqu'on ne peut pas refaire une vie vécue même avec des si qui ne servent donc à rien. Ah mon père !!! Il aurait fui ma mère lorsqu'il aurait appris sa grossesse. Nous sommes donc une famille de femmes, exclusivement de femmes, puisque Denise, ma grand-mère, était veuve... et n'avait jamais refait sa vie. J'entends par là qu'elle ne s'était jamais engagée avec quelqu'un d'autre. Cela ne veut pas dire qu'elle n'ait point eu une relation cachée, je n'en sais rien en fait et je m'en moque ! Pourquoi j'en parle alors ? Cela ne sert à rien non plus, si ce n'est de préserver une image de maman et non d'une amante et

pourquoi pas d'ailleurs, quand on sacrifie sa vie pour éduquer sa petite fille, on mérite bien des moments discrets de plaisirs.

Je reste un moment, seule, avec les enfants dans la voiture, pas pressée de quitter celle qui m'avait fait ainsi, une femme, fière de l'être et qui s'était satisfaite de vivre sa vie sans un procréateur arrogant de ses testicules orgueilleux. Je sais qu'il faut y aller, mais j'ai déjà honte de la laisser ici même. Elle s'est faite si petite, pour ne pas déranger, comme toute sa vie fut une excuse à exister. J'ai, malgré tout, un peu triché avec les volontés de Denise, j'ai gardé un peu de cendre pour les éparpiller au pied de ce chêne, aussi séculaire, au cœur du jardin, pas si grand que cela pour autant. J'aurais au moins sous mes yeux un peu d'elle, il ne faudra pas que ce soit une excuse à ne pas la visiter là-bas, au bout du village, avec mon autre maman et d'autres que je n'ai point connus et qui sont sous ce marbre depuis si longtemps. Il ne restera plus que moi pour venir ici visiter mes souvenirs et ceux qui ne le sont pas, pour une pensée aussi pour ces autres que je n'ai connus et qui, sans aucun doute, ont vécu pour que je sois ainsi ce jour.

Ma jeune vie de maman fut mouvementée et, dans sa période la plus sombre, je n'avais pas trop de moyens pour

m'installer seule avec mes deux garçons. Denise me supplia de venir m'installer dans sa petite maison. Elle ne voulait pas rester seule, son âge lui donnait bien de la sagesse, elle s'est fait aménager la grande chambre du bas pour une certaine autonomie et nous laissa le reste de la maison. C'est un amour cette femme et, si ces derniers temps furent plus douloureux, j'étais très bien ici à m'occuper au mieux d'elle, un minimum en fait pour tout ce qu'elle avait fait pour moi.

Que demander de plus, quand vous êtes, vous et vos enfants presque à la rue, abandonnée avec mes mômes par un géniteur sans couille... et quand Denise m'a demandé de revenir... pour toujours. En cette époque d'égotistes qui veulent vivre leur vie sans être dérangés par la misère des autres, cela devient bien rare. Cette maison ne sera jamais à vendre, non. Il y a trop d'amour, trop de respect, trop d'elle et trop de nous pour laisser qui que ce soit souiller cet endroit. Certes, ce n'était qu'une maison de femmes, mais, en ce qui me concerne surtout, j'avais trop payé avec les hommes dans mon plus jeune temps. On percevait, ici, le parfum d'un presque bonheur, certes, bien que ces jours de pluie rendent cet endroit plus morose. Cependant, la mélancolie s'accorde parfaitement avec des personnes délicates et courtoises. Je dois rentrer, et me confronter aux

exigences de la vie qui, elles, ne respectent rien. Mes enfants sont jeunes encore, je ne puis les laisser continuellement dans la douleur de cette séparation, presque définitive, il me restera nombre d'heures de nuit pour penser à elle, repeindre son plafond étoilé, pour qu'elle ne se sente pas encore abandonnée.

Chapitre 8 : Le temps se dévoile.

J'attends sur le velours rouge clouté sur une chaise d'une autre époque, dans une salle d'attente qui a fait attendre tant de personnes bien pressées. J'attends, là où le temps s'est arrêté sur des poussières séculières, là où l'hôte ressemble à son endroit, là où l'on oublie la vérité d'un passé qui se révèle au nécessaire. En général, les patients d'ici sont impatients, car rares sont les mauvaises nouvelles attendues dans l'endroit, à moins qu'un divorce demande partage des biens et du mal. J'attends donc que madame la notaire veuille bien comprendre que j'étais bien à l'heure. Mon regard s'égare, je pense à maman Denise. Le parfum poussiéreux des traces du passé, ensevelies ici, accompagne le silence incestueux des mots enfermés dans les archives notariales et une somnolence bienvenue. L'impression que le temps s'est arrêté un instant procure beaucoup de bien-être. Je pourrais rester bien ainsi des heures, voire des jours, car le charme désuet des heures qui passent une à la fois m'enchantent vraiment. Le cours du temps semble alors insignifiant... Attention au réveil.

— Madame Lambert ! Merci de m'accompagner !
Asseyez-vous donc ! Enfin, elle se décide à me considérer.

— Bonjour maître !

— Veuillez bien entrer ici et prendre place !

Le silence n'est rompu que par le son de sa voix, chaque mouvement s'entend et tend à déranger la sérénité de l'endroit.

— J'ai très bien connu votre maman, vous la considérez ainsi, je crois !

— Oui... ma maman biologique est décédée à ma naissance et je n'ai connu que maman Denise ! Vous comprenez !

— Bien entendu... vous êtes l'unique héritière de Denise, n'est-ce pas ?

— Maman était fille unique et sans mari et moi aussi je suis fille unique... peut-être, mon père... a d'autres enfants.

— Le fait que vos parents n'aient pas été mariés, ils n'ont, s'ils existent, aucun droit. Pour vos garçons, ils devront attendre votre décès.

— Ce n'est pas à l'ordre du jour, mais, quand cela arrivera j'aurais pris mes dispositions pour que tout reste aux garçons !

— Vous pourrez toujours passer me voir, je vous conseillerai... revenons donc à Denise Débonnaire. Vous héritez de tous ses biens, y compris de sa maison et de

certaines sommes d'argent sur un compte bloqué... vous n'aviez pas de procuration sur ce compte ?

— Si si, mais j'ai complètement oublié...

— Ce n'est pas bien grave, vous aurez à payer des droits dessus, vous dépassez le plafond avec l'estimation du prix de la maison. Avez-vous de quoi subvenir à ces dépenses ?

— L'argent sur le compte ne suffit pas ?

— Non, pas de beaucoup, il vous reste 3000 euros à verser à l'état !

— Ce n'est pas un problème, j'avais fait une demande de prêt qui a été accepté, pour un autre projet. Dès que la somme sera versée et cela ne tardera pas, je paie à qui cette somme ?

— À moi donc... dès que vous aurez cette somme, appelez-moi et nous signerons la succession. Je vous laisse dans l'attente la page comptable de la succession pour que vous puissiez vous faire une idée.

— D'accord, je vous revois donc, dès que possible, il faudra combien de temps pour signer les documents ?

— Un petit quart d'heure ! Appelez-moi avant ! Je vous accompagne !

Le passage au journal :

— Bonjour tout le monde !

— Bonjour Angélique !

— Comment ça va les filles ?

— Ce n'est pas terrible aujourd'hui... Pierre est chez Philippe !

— Philippe ! Mon oncle ?

— Oui, oui...

— Euh la ! Il doit être dans un état le Pierre !

— C'est peu dire...

— Et pourquoi donc ?

— Un article du concurrent sur... les migrants... pour contredire le tien d'hier.

— Il doit y avoir du vinaigre là-dedans !

— Tu peux dire, il te salit ainsi que le journal... des vrais fachos... regarde comme il t'habille !

— En effet, je comprends... mais, en fait, il n'y a rien d'étonnant de leur part, une bande d'inhumains qui polit cette bourgeoisie égoïste pour faire du chiffre...

— Evi t'attend dans la salle de réunion.

— Merci les filles !

— Bonjour Evi, excuse-moi, je suis un peu en retard !

— Non, non, à peine... bonjour Angélique !

— Veux-tu un café Evi ?

— Non merci je suis pressée, je dois prendre les enfants à l'école !

— Bon alors ! Que peut-on faire pour toi ?

— C'est un petit service... concernant le passé de maman Denise !

— Si nous pouvons t'aider, ce n'est pas un problème, tu es notre amie !

— J'abuse peut-être, c'est pour Denise !

— Que se passe-t-il donc pour mamie ?

— Maman Denise est décédée...

— Tu ne nous as rien dit... nous serions venues...

— Elle ne le voulait pas, j'ai respecté sa volonté de partir seule... enfin presque...

— Que peut-on faire pour toi, alors ?

— Voilà ! J'ai commencé, il y a quelque temps, un arbre généalogique, notre famille est éclatée. Les portes se ferment vite. C'est bien compliqué pour autant, côté Denise... il y a des choses bizarres, quelques secrets que l'on m'a cachés depuis toujours. J'ai appris, par le notaire, qu'en fait, elle

était orpheline et à priori née en Belgique à Bruges. Je voudrais savoir si vous pourriez, toi ou Laurence, avoir accès à son dossier... Je ne sais pas si cela va m'emmener quelque part, mais j'aimerais bien en être certaine ? J'ai peut-être un bout de famille que je ne connais pas. Denise ne voulait pas du tout en parler et je ne voulais surtout pas la déranger sur ce sujet. Maintenant... elle n'est plus là...

— Ça doit remonter à loin, cela, dit donc ?

— Il y a presque 100 ans !

— En effet, c'est dans quel département ?

— Le nord... voire la Belgique à l'époque de la mine...

— Je suppose que tu as essayé ?

— Oui, en effet, ils m'ont dit qu'ils ne pouvaient rien faire à la DAAS ou un truc comme cela. Ils m'ont seulement dit qu'elle aurait été adoptée en France, mais qu'elle serait née en Belgique, dans les environs de Bruges... Là-bas, je suis dans le noir complet, je ne comprends rien, car tout le monde ne parle que le flamand et je ne le comprends pas. De plus, ils semblent avoir de la rancune envers les Français.

— C'est clair, ils n'aiment pas les francophones, surtout ceux de Wallonie. Lolo a un cousin en Belgique... et il me semble qu'il parle le flamand.

— Si vous trouvez quelque chose, c'est bien ! Mais ce n'est

pas vital non plus.

— C'est vrai, mais si on peut te rendre ce petit service, ce sera avec plaisir.

— Merci d'avance Angélique !

— Dis ! Cela te dirait de venir manger à la maison avec tes enfants ?

— Oui, bien entendu !

— Dimanche en huit, on pourra ainsi discuter de tes origines belges !

— C'est d'accord, j'apporterai un gâteau !

— On fait ainsi Evi. Bonne journée... bisous aux enfants.

— Pour toi aussi, bisous aux tiens ! Adieu....

— Allo Lolo ! Oui, j'ai rencontré Evi... oui, oui, elle va bien... non, rien de grave... seulement un petit service qui est dans tes cordes... chez Ginette ! D'accord Bisous.

Lolo est installée à la terrasse, dans le même coin qu'habituellement. Elle scrute au loin ma venue. Je devine à son impatience à son comportement... c'est toujours ainsi quand elle attend sa Lili. Elle lâchera quelques gouttes dès

que je serai près d'elle, arborant alors un sourire qui décrocherait bien plus qu'une lune. C'est sans doute cela... aimer...

— Ah ma Lili, enfin !

— Je ne suis pas en retard pour autant...

— Non, non... mais je suis toujours ainsi quand je t'attends... j'ai hâte de te caresser de nouveau... du regard.

— Petite coquine !

— T'as commandé quelque chose ?

— Un bisou avant ma belle, tu n'y échapperas pas !

Angélique se penche sans trop se faire prier, dévoilant un peu sa poitrine, pour un baiser rempli de passion et d'authenticité... et de sensualité.

— Deux plats du jour et deux pressions... c'est agréable à voir cela ma foi !

Elles se toisent du regard, s'échangent des mots sourds et secrets. Des sourires se dessinent, les paroles deviennent dérangeantes et superflues, plus rien ne devient important. Seul le moment pèse sur les sentiments, les doigts glissent des mains pour se rejoindre sur le dessus de la table. Cela doit faire bien longtemps qu'elles ne s'étaient pas parlé ainsi...

— Bonjour Lili ! Tiens, ta bière et ton plat... cela va !!!

— Oui, oui ? Et toi, Delphine ?

— Comme d'habitude, un plaisir de vous voir !

— Merci, à tout à l'heure...

— On ne peut jamais profiter d'un petit moment toutes les deux...

— Tu exagères Lolo ! Nous sommes toutes les nuits toutes les deux...

— Pour dormir... pour les câlins aussi... mais ce n'est pas pareil... je voudrais être continuellement contre toi !

— C'est ainsi ma belle ! Dès notre entrée dans la vie des adultes, on se retrouve à travailler et torcher le cul des enfants. Le rêve de la belle au bois dormant prend des coups de canif... et puis après, c'est fini... fini. La dure réalité de chaque demain rattrape celle de la veille.

— Bon, bon, comme d'habitude, tu as raison ! Alors qu'est-ce que notre amie Evi veut de nous ?

— Une petite recherche administrative... en Belgique !

— Pas de problème, je vais envoyer un message à mon cousin ! Dis-moi qui et où ?

— Ce n'est pas si simple ma Lolo, pas si simple, mais le demande est originale... une recherche généalogique sur une petite fille qui a été abandonnée... il y a près de cent ans...

— Ah oui ! En effet ! Dis-m'en plus... Lili...

— En d'autres termes, il s'agit de retrouver les origines

génétiques de la maman d'Evi, autrement dit de sa grand-mère maternelle... tu me comprends, voilà les seules informations qu'elle possède sur elle, ce n'est pas bézef !

— Je contacte le cousin... On verra bien... je vais lui envoyer un message tout de suite... Tu vas voir ça ne va pas traîner.

Les deux jeunes femmes saisissaient leurs couverts pour satisfaire une faim d'amoureuses faméliques.

— Tiens ! Qu'est-ce que je te disais ?...

— Il va aller tantôt à l'orphelinat de Bruges et m'envoie un message dès que... normalement, tout est archivé là-bas.

— C'est top ! J'aime bien quand les choses avancent ainsi, même si ce n'est pas d'une grande importance...

— Tu as raison, mais tu sais, que pour Evi tout ce qui a trait à son passé revêt une grande importance. Elle a payé grave et cherche quelque part une raison d'exister. C'est souvent ainsi, et puis tu sais que, pour Denise, elle ferait n'importe quoi !

— C'est certain, et puis Evi reste Evi, une jeune femme tellement adorable. Tu as raison, on verra bien ce soir...

Le repas se confond avec le temps, sans plus d'importance des mots qui se mêlent aux secondes, pour un moment propice aux sentiments, situation désuète peut-être, mais si

agréable aux deux jeunes femmes.

Puis, chacune repart à ses occupations, Angélique au journal et Laurence au cabinet de Philippe. Ce qui promet une journée qui sera bien remplie.

— Lolo ! Peux-tu aller ouvrir ? Ce doit être Evi et ses enfants...

La porte n'est point grincheuse ni rancunière.

— Bonjour Evi ! Rentre, rentre, il ne fait pas très beau dehors... Allez dans le salon près de la cheminée vous réchauffer !

— Merci Laurence ! Ce n'est pas de refus, il fait un temps de chien... pire encore.

— J'ai l'impression que les enfants ont encore grandi. Pourtant, il n'y a pas bien longtemps que nous nous sommes vus.

— Ça change vite à cet âge-là ma Lili... !

— Regarde ! Pas besoin de leur expliquer, les enfants jouent déjà ensemble.

— Cela va nous permettre de discuter autour d'un verre d'apéro, les mamies vont nous rejoindre, elles sont enfermées

dans la cuisine pour un déjeuner-surprise.

— Tu veux quoi Evi ?

— Un jus de fruits !

— Pour Lolo, un petit verre de porto et pour moi aussi, pour les mamies de même... ce sera de même.

— J'ai du nouveau pour toi Evi !

— J'ai hâte de savoir...

— Eh bien.... Denise n'a pas été abandonnée, elle a été prise en charge par l'administration belge... mais quelque temps seulement, jusqu'à ce que sa mère fût libérée de prison. En fait, ils ne sont vraiment pas très sympas les Flamands, parce que tu aurais pu avoir les informations toi-même. Sa mère était une Française, elle a été condamnée en Belgique pour une raison que l'administration ne veut pas nous dire, nous en doutons, mais ma foi, c'est déjà cela. Puis, elle fut libérée, retrouvant ainsi sa fille. Elle savait cela, Denise ?

— Non, elle ne savait même pas, seulement adoptée sans aucune autre explication. À l'époque, cela se comprend, les histoires de famille étaient des secrets.

— Mais ce n'est pas tout ! En fait, Denise est née en prison... et sa mère est morte peu après, après avoir été libérée... J'ai son nom, elle a bien reconnu sa fille... pour

l'instant, c'est tout ce que nous savons...

— C'est déjà bien, très bien même... mais dis donc pourquoi en prison ?

— Il faudra aller plus loin pour le savoir. Tout est affaire de justice belge, ce peut être difficile. Mais Angélique a une bonne idée... faire les archives des journaux de l'époque, le Soir, par exemple...

— C'est géant, je vais peut-être pouvoir reconstruire un bout du passé de maman...

— Les filles ! C'est prêt, sur la table. Pour les enfants, c'est nuggets et pâtes. Pour vous, les filles, c'est escalope de veau à la Normande. Nous, on va au cinéma avec les copines...

— Tu vois Evi ! Les mamies, elles ne se gênent plus !

— Vous avez vos mamans ! Vous vous en occupez bien pour autant !

— Excuse-moi, Evi ! Encore mes maladresses...

— Non, rien de grave Angélique ! Il faut bien que je m'en sorte, la vie de chacun est différente, il faut s'adapter. Revenons à maman ! Je prends deux semaines sabbatiques avec mes loupiots, je vais faire un saut en Belgique pour fouiller les archives du journal le Soir... je vais servir les enfants...

— Pas besoin de s'inquiéter, les mamies ont déjà préparé

les assiettes, il n'y a plus qu'à réchauffer, j'y vais !

— Elle ne changera pas Angélique ! Toujours à rendre service !

— Elle est ainsi, ma Lili, avec ses défauts pas bien nombreux et ses qualités débordantes, elle est humaine jusqu'au bout des ongles.

— Oh là, les petits ! Chaud devant !

Une soirée agréable se vit dans l'intime discret d'un lieu pourtant qui n'a rien de discret. C'est pour ainsi que les volets sont fermés, protégeant les filles de l'indiscrétion malsaine des mauvaises langues. Ces amitiés-là se méritent, tant pis pour ces égoïstes qui s'attribuent des qualités erronées. La vraie vie est ici, là où il n'y a pas d'arrière-pensée, pas de superflu, pas d'orgueil, seulement du respect pour ceux qui sont là. Les invités qui s'égarent ici sont des miséreux, des égarés, des oubliés, des migrants, des sans-domiciles et, ici, ils sont bienvenus comme les autres. Là, nul ne dit aux autres ;'' il faut faire...'' non, là, Laurence et Angélique font... un point c'est tout.

— Lili ! Viens lire là, j'ai un message d'Evi !

— Ça peut attendre quand même au moins une minute, je suis aux toilettes !

— Oui, bien entendu !

— Alors c'est quoi, ce message ?

— T'es déjà là ! Tu veux que je te le lise ?

— Bonne idée ! Vas-y !

— Eh bien.... Salut les filles !

— Va au plus court Lolo !

— N'en profite pas pour me peloter, petite coquine !

— Allez Lolo !

— J'ai consulté les archives du journal "Le Soir"... il s'avère que la maman de Denise a été condamnée à vingt ans de prison pour le meurtre de son amant... un personnage influent des Flandres belge, Tobias Van de Kerkoff. Il était le propriétaire d'une très grosse brasserie flamande produisant une bière bien populaire aujourd'hui et était aussi impliqué dans de nombreux investissements immobiliers. Puis, cela peut paraître surprenant, elle fut libérée un peu plus d'un an après. Malheureusement elle succomba d'une tuberculose contractée à la prison peu de temps après avoir récupéré sa fille placée en famille d'accueil. Vous pourriez lire la rancœur qui émane les journaux de l'époque entre les Flamands qui ont pris parti

pour la famille Kerkoff contre sa compagne et ceux plus francophones qui ont tenté de la défendre. Je voudrais vous en parler, vous pourriez m'expliquer cette haine. À bientôt, les filles, je vous kiffe...

— Ma puce, ça sent le vinaigre... c'est mal parti ! Demain, je vais chercher dans les archives du journal, il existait sous une autre forme à cette époque, enfin, je le crois.

— Moi aussi, je vais voir avec Philippe ce que nous pouvons faire.

— Ça y est, la Lili a enfin trouvé un nonos à ronger !

— Moqueuse ! Je les sens bien les trucs pas clean !

— Tu vas prendre ton petit déjeuner quand même ! Je suis bête, Angélique ratant ses croissants, ce n'est pas possible !

— Je vais prendre ma douche... peux-tu me préparer mes tartines... merci ma belle !

— Ça y est, elle est déjà presque partie...

— Pierre... Pierre !

— L'ouragan Angélique est revenu... une catastrophe est tombée sur la ville !

— Tu es comme Laurence, toujours à me charrier !

— Nous te connaissons bien ! Qu'en est-il donc ?

— Une vieille affaire... une très, très vieille affaire qui me semble bizarre... je voudrais consulter les archives des années 20... 1920...

— En effet, ça date ! C'est l'époque de mon grand-père ! Il archivait déjà... enfin, il gardait un exemplaire de chaque parution. Le journal portait un autre nom : la Voix. C'est quoi cette affaire ?

— A priori, un meurtre en Belgique... meurtre d'un brasseur de bière...

— Cela ne me dit rien du tout... bon... ces archives-là ne sont pas numérisées, elles sont au premier étage dans mon ancienne chambre et surtout dans la poussière et les toiles d'araignée.

— Merci Pierre ! Je t'ai laissé mon article pour demain, sur les conditions d'accueil des migrants.

— Je vais voir cela... il y a le feu sur le sujet, l'autre canard t'a sali comme ce n'est pas acceptable, j'ai donc porté plainte au nom du journal, je ne peux pas accepter qu'on dise du

mal sur mes collaborateurs, sans fondement...

— Tu sais, cela ne me fait ni chaud ni froid, j'ai lu l'article. Cela démontre bien leur médiocrité, ce qui me gêne, c'est qu'il y ait tant d'imbéciles à croire ces inepties et à acheter un torche-cul pareil.

— Tu as raison... mais je ne peux pas laisser passer des insultes personnelles. Nous les connaissons bien ces fachos ! Cela ne devrait pas être...

— Bon, je monte aux archives...

Cela faisait bien trois ou quatre heures qu'Angélique s'activait, oubliant l'heure et sa messagerie, le smartphone au fond du sac dans un coin.

— Eh bien Angélique ! Tu ne manges pas ce midi ?

— Ô mon dieu ! J'ai oublié l'heure et ma Lolo... mon portable...

— Ça va ! Pas de message de Lolo... encore... désolée Pierre, je l'appelle !

— Tu sais bien qu'on ne capte pas ici, c'est sans doute pour cela que tu n'as pas reçu de message. Appelle du fixe !

— Lolo ! Je suis désolée, je me suis laissé déborder par le temps aux archives... chez Ginette !... Au pire, un sandwich... D'accord Lolo... bisous. Merci Pierre, je m'en vais...

— Je comprends, la tornade est pressée...

— Moqueur ! Je n'ai pas le temps

— Ma puce, ma puce, je suis désolée encore... tu me comprends...

— Je te connais trop bien ma mémère... prends au moins le temps de t'asseoir... il reste deux plats du jour et ta bière arrive.

— Tu es un amour, ma Lolo, un bisou ma belle !

— Toi qui réclames un bisou... il va pleuvoir !

— Arrête un peu Lolo, j'ai des informations importantes à communiquer à Evi.

— Quoi donc... allez ! Ne me fais pas attendre... !

— Attends, je bois un coup ! Eh bien, l'histoire de Ginette est bien étonnante... Sa mère c'est bien Denise Debonaire, elle est bien née en prison, la prison pour femmes de Bruges. Mais il y a un gros doute sur sa culpabilité...

— Ça corrobore ce que disait Evi !

— Bien plus que cela... En fait, elle s'était mise en ménage avec l'aîné des Kerkoff... Tobias Van de Kerkoff, sans l'approbation du clan, tu parles une Française ! Fille de mineur, de plus ! Quelle honte pour cette famille fortunée ! Ce serait comme si le fils Pinault s'installait avec une croupière.

— Roméo et Juliette au pays du chocolat et de la bière !

— Tu n'es pas bien loin ma Lolo... et ce Van de Kerkoff est mort empoisonné... quelques semaines après la mort du père Van de Kerkoff, lui d'une mort naturelle... à ce qui est écrit. Et c'est Ginette, la maman de Denise qui fut accusée, enquête bâclée par la police flamande, le seul indice était une empreinte digitale de l'accusée sur le verre empoisonné, verre de table parmi d'autres que le couple utilisait quotidiennement.

— Donc, c'est bien Ginette, la mère de Denise ?

— Oui, oui ! Le procès fut médiatisé au moins en Belgique, en France. Le journaliste Henri Béraud du journal "Le Petit Parisien" prit sa défense, mais à l'époque il y avait l'affaire Bassarabo qui mobilisait les autres journalistes de la presse écrite. Le procès de Ginette n'eut pas une grande audience en France. Il n'y avait pas de télé et pas de radio, à cette époque, il faut s'en souvenir.

— Et pourquoi fut-elle libérée ?

— Les journaux francophones et français aussi pour certains du Nord, ont épluché les arguments venant de l'enquête et ils ont vite fait de décrédibiliser l'accusation. Le gouvernement français de l'époque fit aussi pression auprès des autorités belges... du roi Albert I^{er}, notamment... voilà...

— En gros, c'est ce qu'Evi nous a dit !

— C'est exact ma puce, exact... mais de coupable, il n'y en eut plus d'autres, et quelque part, si elle fut libérée, elle ne fut pas acquittée pour autant... Alors l'ombre de la culpabilité plane encore sur l'histoire. Sa mort précoce arrangeait tout le monde côté flamand, famille et autorité. Il n'y avait pas besoin de relancer une enquête qui serait tombé dans l'oubli... Ce n'est pas très beau comme comportement...

— Ah, la vache !... Et lui, Van de Kerkoff ! Il l'a reconnue sa fille... ?

— Il était décédé avant qu'elle naisse !

— Quelle conne je fais, bien entendu !...

— Quelle histoire encore ! Comme tu les aimes bien ma Lili, il y a bien quelqu'un qui a empoisonné ce mec quand même ! Je vais voir avec Philippe, il doit bien connaître quelques collègues belges et notamment wallons. Cela lui arrive de plaider de l'autre côté de la feue frontière.

— C'est une bonne idée, très bonne idée... il y a des cadavres sous terre...

— Un peu dure l'expression, mais oui... certainement qu'on a enfoui, à l'époque, des trucs pas très propres qui sentent encore mauvais. Bon appétit, ma chérie !

— À toi aussi, ma belle...

**Les deux jeunes femmes se régalaient d'un appétit sincère
autant dans leurs assiettes que dans leurs regards.**

Chapitre 8 : les lacunes du procès.

— Lili ! Philippe souhaite nous parler de notre petite affaire belge... oui, ici, au cabinet... vers quelle heure ? Quand tu peux, ma Lili... tout de suite... Philippe, qu'en dis-tu ? Pas de problème... je prépare du café... à tout de suite, ma puce.

— Elle est pressée Angélique ! Comme d'habitude... tu vas me dire.

— C'est Lili ! Je vais me mettre à préparer le café. En fait, je ne sais d'où elle me parlait... peut-être qu'elle est là dans même pas cinq minutes.

— C'est un fait Laurence... je vais chercher le dossier dans mon bureau, on s'installe dans le tien, il y a trop de bordels chez moi.

— C'est d'accord !

— Alors Laurence !

— J'entends la porte chouiner, c'est Angélique et sa délicatesse habituelle...

— Ah ! Bonjour Philippe, bisous ma Lolo, j'ai fait au mieux...

— Pas en voiture quand même ?

— Quoi ! Le téléphone ! Non, non, je suis venu à pied...

— Tu étais dans le quartier ?

— J'ai emmené maman chez son spécialiste pour les yeux, je la reprends tout à l'heure !

— J'avais oublié, c'est vrai, tu m'en avais parlé... je deviens comme ma Lili... tête en l'air. Le café...

— Alors, Philippe ! Ça va toujours entre toi et ma tante ?

— Oui, oui, c'est une femme adorable comme tu le sais bien...

— Alors, tu as du nouveau sur Ginette ?

— Du nouveau... si l'on peut dire ainsi... des confirmations surtout et puis des portes qui peuvent s'ouvrir en fonction de ce que Evi souhaitera faire après.

— Bon ! Le café ! Nous sommes à ton écoute !

— J'ai contacté un collègue belge... wallon, tout le monde ne peut pas être parfait... maître Simon, mais enfin, il a fait ses études en France et comprend bien comme nous pensons... Il a demandé à consulter le dossier du procès. Il nous enverra une copie dès que possible. Le problème est que le dossier n'est plus complet. Il semble que le dossier soit incomplet, car les preuves matérielles de l'époque ont disparu. Toutefois des documents sont encore disponibles au greffe du tribunal de Bruges, les Belges sont réputés pour leur conservatisme. Il sera difficile d'y accéder, car il faudra

d'abord rouvrir le dossier, qui remonte à tant d'années... Cela s'annonce épique et, comme vous le savez déjà, il y a trouvé de nombreuses failles, voire des lacunes inadmissibles, des situations mêlant intérêts personnels et procédure. Un exemple, le procureur était le cousin de la femme du frère cadet des Kerkoff. Et que d'erreurs ! Pauvre femme, elle n'avait aucune chance de s'en sortir !

— Cela confirme bien ce que nous avons trouvé dans les archives du journal...

— La grande question est : si Ginette n'est pas coupable, Qui l'est donc ? Qui avait intérêt ? Le mobile en fait du crime... et autre question : comment a-t-il été empoisonné ?

— Il pourrait nous aider, ton ami wallon ? Si Evi décide d'aller plus loin...

— Oui, bien entendu, nous l'avons évoqué... d'autant plus que je lui ai rendu service il y a quelques mois, donc pas de problème...

— Qu'en penses-tu ma Lolo ?

— Evi n'a pas les moyens d'engager financièrement quoi que ce soit ?

— Laurence... tu prendras l'affaire si Evi décide d'un recours quelconque. Elle n'aura rien à déboursier, je ferai appel aux fonds de réparation des erreurs judiciaires...

— Mais cela s'est passé en Belgique !

— C'est un fonds européen, il y a encore de l'argent, peu de personnes pensent à ces fonds... le problème c'est que c'est une si vieille affaire. J'ai analysé la charte, et je n'ai pas trouvé quoi que ce soit qui s'oppose à une demande, mais de toutes les façons, nous nous engageons...

— C'est sympa cela Philippe... toujours ton bon côté humain !

— Tu peux dire toi Angélique ! J'imagine que tu as déjà reçu l'approbation de Pierre ?

— En effet, mais tout de même, je suis fière de faire partie de ta famille.

— Alors... c'est bon, la pommade tous les deux ! Il faut revoir Evi !

— Bien dit ma Lolo ! Puisqu'il le faut, tu l'appelles !

— La taquine... Je peux y aller Philippe ?

— Je te propose de partager ton temps, une moitié pour Evi et l'autre pour les autres dossiers... cela te va ainsi ?

— Oui, bien entendu... on y va, Lili ?

— Oui ma belle ! On va s'occuper d'Evi !

Chapitre 9 : La réhabilitation de Ginette.

— Ah les filles ! Quels plaisirs de nouveau vous revoir !

— Evi, viens donc dans mes bras !

— Quelle bisouteuse, cette Lili ! Heureusement que je ne suis pas jalouse !

— Tu prends une bière aussi, Evi ?

— Oui, bien sûr !

— Installe-toi confortablement ! Nous devons te parler de nouveau de Denise... et de Ginette, en fait de ce que tu souhaites faire pour elle après.

— Laisse-la reprendre son souffle tout de même Lili !

— Merci, Laurence, elle est pressée de me raconter, cela part de bons sentiments. Va Angélique ! Je t'écoute...

— Non... c'est à Lolo de te dire en fait... alors Lolo !

— Tu es embêtante Lili ! Bon Evi ! La maman de Denise est bien Ginette... nous pouvons confirmer ce que tu nous as dit au téléphone. Un ami de Philippe a consulté les dossiers de l'aide sociale de l'époque. Nous pouvons aussi consulter le dossier judiciaire. Il serait toujours intact, selon nos informations, pour ce il faut entamer une nouvelle procédure.

— Comment peut-on entamer cette procédure ?

— Il nous faut découvrir un fait nouveau, idéalement une preuve !

— Je ne comprends pas... !

— Ça, c'est le boulot de ma Lolo ! De trouver une faille dans le dossier.

— Dans un premier temps, je collectionne tous les documents officiels et non du procès : témoignages, preuves, déclarations, enquêtes de police, articles de journaux. Etc., etc. Puis, je ferai une analyse précise pour détacher des axes d'investigations. Puis, enfin, nous trouvons quelque chose de probant, nous demanderons une réouverture du procès... Enfin, c'est comme cela que cela devrait se passer.

— Evi, cela ne veut pas dire que nous pourrions demander une réouverture d'enquête !

— Cela risque de nous mener loin et coûter beaucoup d'argent. Vous connaissez ma situation !

— Ne t'inquiète pas à ce sujet, Philippe prendra en charge les frais d'avocat et le journal, les autres frais.

— C'est bien ! Mais je suis gênée, je ne voulais que compléter mon arbre généalogique et nous voilà engagés dans quelque chose qui risque de nous... de me dépasser.

— C'est vrai, nous y avons bien réfléchi avec Lolo, Philippe et Pierre. Il ne faut surtout pas oublier qu'il y a eu

une erreur judiciaire, grave de conséquence et rien que cela justifie notre engagement. Que ce soit le journal ou le cabinet de Philippe, cette action est dans nos gènes...

— Angélique a raison, souviens-toi quand tu vivais dans la rue... tous deux s'étaient engagés pour toi... sans te connaître pour autant.

— Cela est bien vrai ! Mais c'est encore moi qui profite de votre bienveillance !

— La justice Evi ! La justice des hommes ! Partout où il y a injustice, Angélique est là...

— Evi, nous nous reverrons bientôt pour te présenter notre avancée sur le sujet... et sans plus pour l'instant, cela te permettra d'y réfléchir !

— Vous viendrez à la maison de maman, nous serons bien contentes de vous accueillir moi, les enfants et mes chiens, et Marie Thérèse. J'habite là-bas, au moins pour l'instant.

— Ce sera avec un grand plaisir Evi... ainsi que revoir Marie-Thérèse... Comment va-t-elle d'ailleurs ? Nous ne sommes pas pardonnables de ne pas avoir pris de ses nouvelles...

— L'âge la rattrape peu à peu, l'arthrose notamment. Elle déconne un peu du ciboulot, mais c'est encore gérable, elle ne peut plus rester seule. Il faut que je m'occupe de ses biens

avant que mes demi-frères croquent tout...

— Et ta maison ?

— Je l'ai fait aménager en maison d'accueil pour SDF en période de reconstruction. La pharmacie aussi est devenue une pharmacie coopérative pour ceux qui n'ont pas les moyens.

— C'est top Evi... tu es une bonne fille !...

— J'essaie de faire comme vous, d'aider les autres, à ma façon.

— Angélique a raison. Tu es une belle personne. N'oublie pas ton pépin... Bisous Evi...

Le temps s'écoule bien plus vite quand on est occupé à une tâche passionnante. Laurence était bien affairée à analyser toutes les informations sur l'affaire de l'arrière-grand-mère d'Evi.

— Alors ma Lolo ! Tu émerges ? ...

— J'ai quelques pistes intéressantes qui pourraient nous amener à reconsidérer l'enquête de l'époque.

— Quoi donc ? En outre !

— Le poison, ma Lili, le poison ! Vois-tu, ils pensaient que c'était de l'arsenic, sans aucune certitude, d'autant qu'à

l'époque, il n'y avait pas grand moyen pour faire des analyses. Ils ont bien trouvé un verre qui en contenait, le verre dans lequel Tobias Van de Kerkoff buvait le soir de sa mort. Mais d'où ce poison provenait, aucune piste, même pas évoquée. Ah si ! Ils n'ont rien trouvé dans la demeure des Kerkoff où habitaient Tobias et Ginette.

— C'est une piste intéressante, d'autant plus qu'elle pourrait la dédouaner.

— Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, il n'y avait pas d'internet ni de paiement par carte bleue ou par chèque... Cependant les transactions, dans les boutiques, étaient consignées dans des registres papier...

— Bien joué ma Lolo, tu es bien précieuse... et y a-t-il eu aussi une enquête sur l'intérêt de chacun à empoisonner l'aîné des Kerkoff ?

— Voilà la grande question ! À la mort du vieux Van de Kerkoff, c'est le fils aîné qui a hérité des deux tiers de la société, le cadet et la sœur, se partageaient le tiers restant et quelques autres valeurs, comme des placements immobiliers. Cela ne compensait en rien ce que le fils aîné avait hérité, mais c'étaient les us de l'époque. À son décès, c'est son frère et sa sœur qui ont hérité de la brasserie. Le problème est que la mort est arrivée avant la régularisation de situation de

couple de Ginette et l'aîné des Kerkoffs à priori. Et là, s'ils avaient été mariés, tout aurait changé, dans ce cas, Ginette serait devenue la seule héritière de son mari...

— Elle n'avait donc aucun intérêt à tuer son mari...

— Au tribunal fut évoqué un problème de couple, une séparation envisagée par Tobias Van de Kerkoff, mais sans témoignage probant. Seulement des dires de la famille Kerkoff...

— Cela sent le coup monté ! Rien de probant sur le frère et la sœur ?

— Non, bien entendu ! Même pas inquiétés, il faut dire que toucher à la famille Kerkoff, à l'époque, ça constituait un crime de lèse-majesté...

— Comme en France à la même époque, on ne touche pas à la haute bourgeoisie !

— Je vais pouvoir t'aider... Tu veux bien que j'enquête sur les pharmacies de l'époque. Dans ce quartier, il ne devait pas y en avoir des tonnes...

— Comment vas-tu t'y prendre ?

— Vois-tu ! Je vais prendre contact avec l'ordre professionnel der Apothekers de la Province de Flandres occidentale...

— Tu as déjà commencé ton enquête ?

— Non pas tout fait ! J'attendais ton analyse...

— Mon œil, je te connais trop bien... je suis certaine que tu les as déjà contactés !

— Eh bien non, tu vois ! Je me suis seulement renseigné, tu es de mauvaise foi... enfin.

— Ton truc des apothicaires, ça existait déjà à l'époque de Ginette ?

— Non, ce fut créé en 1949... mais ce sont eux qui gèrent les archives de la fédération belge des sociétés pharmaceutiques créée en 1893...

— Hum ! Tu es bien renseignée ma foi... pas bien grave, cela va dans le sens de l'histoire, je ne vais pas te chamailler là-dessus.

— Enfin, tu deviens raisonnable !

— Tu es gonflée tout de même !

— Je vais au journal bisous ! À tout à l'heure !

— Moi, je vais rejoindre Philippe pour faire un point aussi, bisous.

Le collègue belge d'Angélique.

— Alors ma Lili, quoi de neuf ?

— C'est mon collègue belge, il a trouvé des pistes intéressantes concernant la famille Kerkoff !

— Et alors ?

— Je pense que nous devrions le rejoindre au plat pays du grand Jacques, deux jours au moins !

— Tu peux m'en dire un peu plus ?

— Bien entendu ! Il a retrouvé la pharmacie où les Kerkoff's étaient clients !

— C'est bien intéressant ma foi, tu as eu le nez creux, en cherchant sur internet ! Et elle existe toujours cette pharmacie ?

— Oui, oui, c'est étonnant non ! Elle a dû bien changer depuis ! Tu te rends compte, plus de 90 ans... et chose très intéressante, les archives des ventes de l'époque qui nous concerne, sont conservées sous les toits. Il était obligatoire à cette période d'enregistrer toutes les ventes, surtout que, la plupart du temps, tout était vendu au détail.

— Tu penses que nous y trouverons quelque chose ?

— Nous irons feuilleter cela, nous avons l'autorisation du propriétaire...

— Mais comment ton collègue journaliste s'est-il débrouillé pour avoir cette autorisation ?

— Il a prétendu préparer une thèse sur le fonctionnement de ces établissements au début du siècle précédent !

— Astucieux ! J'ai compris... Il faut y aller, c'est clair !

— Il y a une autre information que nous devons vérifier là-bas... il a retrouvé le prêtre qui pratiquait, il y a quelques années, dans la paroisse des Kerkoff's. Il a connu le frère de Tobias sur sa fin. Il a de l'âge aujourd'hui et il a quitté la prêtrise pour raison personnelle... pour une femme, à ce qui s'est dit !

— Ah ces curés ! Difficile de vivre dans l'abstinence !

— C'est bien vrai ! Et quelque part, je comprends bien. Tu sais qu'avant 1674, ils étaient pratiquement libres de ce côté-là !

— Encore une bizarrerie des religions !

— Ce prêtre aurait donc, quand il était ordonné, pratiqué auprès de la famille Kerkoff, nous pouvons penser qu'il a confessé Gustaff jusqu'à sa mort. Il a écrit, quand il fut défroqué, un bouquin sur toutes les confessions particulières qu'il a entendu, un florilège de la bêtise humaine. Notre ami belge recherche un exemplaire de ce manuscrit en français et où nous pourrions rencontrer ce prêtre si cela est possible.

— C'est une bonne nouvelle ! Mais il avait le droit d'écrire des trucs si secrets, tellement intimes sans doute même ?

— Surtout à cette époque, car il y a quelques années tout de même. Mais dans un pays devenu laïc, je ne vois pas ce qui l'interdirait !

— Il a dû avoir quelques procès au cul !

— Il a dû prendre certaines précautions ! Je pense qu'au minimum, il ne citait pas les noms, les lieux, ni ce qui pourrait permettre de reconnaître quelqu'un !

— Oui, si nous pouvons le rencontrer, cela vaut bien le coup ! Je comprends mieux l'utilité de ce voyage à Bruges.

— Je vais demander aux mamies, une fois de plus, de s'occuper des garçons...

— Elles ne demandent que cela !

— Je sais ! Mais quelquefois, j'ai un peu honte de ne pas toujours assurer mon rôle de mère...

— Nous nous en occupons relativement bien ! Tu sais, dans d'autres familles, quand l'un des deux, voire les deux, est souvent absent, faisant régulièrement des déplacements, ce n'est certainement pas mieux !

— Oui... je sais... mais je ne voudrais pas que, plus tard, ils nous reprochent quoi que ce soit...

— Tu te montes bien trop le bourrichon, ma puce. Ils vivent heureux, bien heureux nos deux petits gars, certes qu'avec des femmes, mais quatre tout de même et il y a bien pire. Ils ne sont pas maltraités.

Chapitre 10 : poussières de passé

Le voyage en train, pour la Belgique, se fait sans problème, à papoter toutes les deux, comme si nous avions tant de choses à nous dire que nous ne nous serions pas encore dites. Mais, en fait, l'objectif du voyage alimente le propos et, même si je n'aime pas trop parler avec des si, ma Lolo, elle y allait de bon train, si c'est bien le mot qui convient. Elle envisageait déjà nos prochaines actions et, avec une certaine délectation, elle imaginait comment nous allions réhabiliter Ginette. Elle était persuadée que nous trouverions et, dans les archives de la pharmacie et, dans les propos du prêtre repent, des informations importantes. Moi, je l'écoutais comme j'aime l'entendre parler, avec ses mains, avec son regard qui pétill, avec ses mots souvent très bien choisis. Je suis pratiquement toujours en extase devant elle, tant j'apprécie la voir ainsi, elle qui est pourtant très introvertie quand elle est en public, excepté quand elle plaide. Alors, elle devient une autre femme, une autre Laurence, l'habit sans doute d'avocate donne de la force charismatique, certaine d'elle. Jamais je ne me lasserai de la regarder ainsi, elle sait bien que je ne l'écoute qu'à moitié, mais cela lui suffit pour exister, non pour paraître, non, mais

pour s'assumer tout simplement qu'elle ait le droit de le faire.

Nous avons 6 heures de trajet, avec changement dans la capitale, et nous sommes arrivés en milieu d'après-midi. Mon collègue, Jean Marc Lonwal, nous patiente à la gare de Saint-Pierre de Bruges. Nous nous connaissons depuis quelques années. Il a déjà, aussi, rencontré Laurence, ce qui évitera des illusions, bien souvent pas très saines. Il est au bout du quai, arborant un sourire sincère et radieux, c'est un plaisir d'arriver en terre presque inconnue et de ne pas s'y sentir seules. Des accolades spontanées et respectueuses baignent un bonjour bien espéré. C'est un accueil bien sympathique qui ouvre l'appétit à passer plus de temps ici. Cela présage un séjour agréable.

La Belgique des Flamands n'est pas des plus hospitalières, pour un francophone, en particulier un wallon, il n'en est pas de même en Wallonie et à Bruxelles. Nous savons bien comme les flamingants considèrent les francophiles belges de surcroît, mais, pour les Français d'origines, ce n'est pas beaucoup mieux, avec leur air hautain d'une population qui se sent supérieure, comme les rosbifs et les Teutons d'ailleurs. Je règle mes comptes, expérience personnelle, mais je ne me trompe pas sur le

sujet, il faut en être conscient. Mais cet accueil tempère un peu la froideur des sourires figés de ces êtres qui se pensent supérieurs. Il crachine comme en Sudimane, il béroutine donc. Nous ne sommes pas venues pour cueillir les fleurs de Jan Brueghel sous un soleil essoufflé ni celle du mal bien entendu de mon ami Charles. La voiture de Jean-Marc est garée tout près, la bruine est légère, mais qu'importe. Lolo est resplendissante ; les gouttes de pluie perlent sur ses cheveux. Je la trouve toujours plus radieuse qu'en un hier, et ce, quel que soit le temps qu'il fait. Nous ne sommes pas non plus des personnes à la recherche perpétuelle de l'astre perdu au-dessus des nuées rancunières qui n'ont rien de pervers.

— Alors, les filles ! Vous avez fait bon voyage ?

Lolo est assise devant, comme d'habitude dans ces circonstances. Elle n'aime pas être installée à l'arrière, parce qu'elle est bien trop sensible au roulis des voitures. Donc, je suis assise sur la banquette, derrière elle, une vieille manie, pour toujours me protéger de cette vieille torgnole de mon père. Lolo se retourne pour vérifier si je suis bien installée, quelle attention ! Elle me croque du regard, je me sens plus nue qu'un ver de terre !

— Oui, oui... N'écoute pas trop Laurence, elle va encore

se plaindre. Quand on voyage en train, elle trouve cela peu confortable et bruyant. Mais il est vrai qu'à Saint-Lazare, c'est le bordel, de plus en plus d'ailleurs. C'est bien gentil de nous accueillir ainsi, j'ai beaucoup de mal à supporter l'arrogance des flamingants !

— Je vous comprends bien, je suis wallon comme vous le savez et je m'en prends quelquefois plein la gueule, quand ils ne m'ignorent pas, comme bien souvent. Ils se pensent au-dessus de tout, ces dégénérés de bataves, mais on doit bien vivre avec. Je vous ai réservé une chambre dans un hôtel francophile, la patronne est française, elle est mariée avec un Flamand, ils ne sont donc pas tous francophobes ! Ce sera plus facile pour vous, quoique les Français sont mieux accueillis que les Wallons. Un petit conseil pour faciliter la communication : 'dites bonjour ' en flamand, vous verrez, cela facilite le contact. J'ai aussi réservé une table au restaurant de votre hôtel pour ce soir ! Nous pourrons ainsi discuter de notre journée de demain, qui sera copieuse.

— C'est vraiment sympa de tout t'occuper ainsi !

— Quand je suis venu en France, il y a deux ans, vous avez fait de même pour moi ! Vous m'avez même accueilli chez vous ! Je suis désolé, je ne peux pas faire de même, ma femme est prête à accoucher et belle maman squatte

l'appartement en attendant.

**— Ne t'inquiète pas pour nous, non. C'est très bien ainsi.
Et nous préférons être seules la nuit.**

— Je comprends bien, merci. Nous y voilà !

L'hôtel est un peu retiré de la ville, au bord d'un canal bordé de verdoyantes berges et baigné de fleurs, comme c'est l'habitude ici. Un bâtiment de pierres naturelles et de briques qui doit bien porter son âge. Ici, il y a bien longtemps qu'une guerre n'a laissé de cicatrices, ce n'est pas comme chez nous. Dehors, il fait un peu triste de ce temps maussade et frais, mais, en entrant, on ressent une atmosphère apaisante et la chaleur d'une grande et généreuse cheminée. C'est très accueillant, comme le sourire de l'hôtesse, la patronne sans doute.

— Je reviens vers 19 heures, si cela vous convient, cela vous laisse le temps de vous installer et de vous rafraîchir !

— Dis que nous avons des manies de petites vieilles ! Non, je blague, je comprends, oui, oui, c'est très bien ainsi !

Nous prenons place dans notre chambre, un charme désuet et rassurant baigne l'endroit, nous avons l'impression qu'ici, tout fut comme cela est aujourd'hui depuis des siècles. La pièce est relativement grande, comme oubliée dans une ambiance d'autrefois, seul le coin douche à l'italienne

dérange, par son modernisme, les vieilles pierres. Mais se laver au broc et à la bassine n'est plus de notre époque. Nous nous sentons très bien, comme dans la maison de mon papy qui n'a pas bougé depuis bien longtemps. C'est paisible à souhait, nous n'entendons que le bruit du flot régulier du canal bordant la fenêtre. Il faut dire que l'hôtel est bien isolé d'autres bâtiments, presque à la campagne et pourtant près de la ville. C'est vraiment bien reposant, nous en profitons pour prendre une douche, ensemble comme presque tout le temps. C'est un moment privilégié, interdit à la plume pour ne pas être dérangé par votre regard. Nous prenons vraiment notre temps, rien ne presse d'ailleurs, il reste bien deux heures avant que Jean Marc nous rejoigne de nouveau. Cela fait du bien après ce périple en train quelque peu bruyant et chahutant. Nous redescendons au salon, bien heureuses d'être ensemble, toujours ensemble et toujours amoureuses comme aux premiers jours de notre rencontre, ce jour d'hiver où une neige abondante avait forcé notre destin.

— Tiens ! Déjà de retour !

— Je déteste être en retard... et tout va bien à la maison où je ne sais pas quoi faire pour me rendre utile. Belle-maman prend beaucoup de place ! Et rien n'annonce que ce

soit pour demain à priori !

— C'est bien ainsi ! Nous pouvons passer à table si tu le veux bien, je pense que tu ne vas pas t'attarder trop ce soir ? Nous te remercions de nous prêter ainsi de ton temps !

— Oui, c'est un fait, mais prenons tout de même notre temps pour partager ce moment qui se voudrait bien agréable

La salle du restaurant est pratiquement vide, il est un peu tôt aussi et nous sommes hors saison touristique. Il y a bien des chances que la soirée reste calme ainsi. Nous nous installons et rapidement, nous avons choisi un plat unique, un waterzooi. Cela nous réchauffera et nous changera du sandwich SNCF de ce midi. Une bière locale des Kerkoff's accompagne le plat.

— Demain matin, il serait bien de partir de bonne heure, si cela vous convient, je vous prendrai à 9h30 pour rejoindre l'apotheek Dryepondt. Nous y avons rendez-vous à 10 heures pour consulter les archives. J'ai fait une demande officielle prétendant une thèse sur le fonctionnement de la santé au début du 20^e siècle. Il existe depuis 1835. J'ai pris aussi rendez-vous avec le directeur, je vais en profiter pour rédiger un article sur le sujet. Il nous faudra prendre mille précautions, tant de personnages connus furent clients de

cette institution. Il nous faudra garder une certaine réserve pour ne pas déranger le passé de ces familles.

— C'est très bien ! Hein ! Lolo ! Et astucieux n'est-ce pas ?

— Oui, je suis de ton avis Lili ! Sais-tu quelles archives nous pourrions consulter ?

— Les registres du commerce de la pharmacie où sont consignées, dans le détail, toutes les ventes de l'époque qui nous concerne. Il ne faut pas oublier qu'au début du 20^e, les pharmaciens, disons plutôt, les apothicaires, fabriquaient eux-mêmes les médications et ils vendaient nombre de produits d'origine naturelle pour que certains avertis puissent également faire leur popote. Nous aurons aussi accès à quelques autres documents, articles de journaux qui furent récoltés par les personnes de cette période pour établir une espèce de livre d'or.

— Cela risque d'être copieux !

— Pour ce qui vous concerne, je ne pense pas que ce soit bien compliqué. Nous partirons de la date du décès de Tobias Van de Kerkoff, et nous reviendrons sur les jours, les semaines, les mois précédents.

— C'est un fait !

— Et l'après-midi, nous rencontrerons le prêtre, enfin

celui qui le fut. Il finit ses jours dans une résidence senior, il est âgé de 93 ans et à ce qu'on m'a dit, il a encore toute sa tête. J'ai, avec moi, le bouquin de son époque. Tenez, le voici ! Je l'ai emprunté à la bibliothèque de la ville. Merci de ne pas l'abimer, cela vous occupera ce soir ! Je n'ai pas eu le temps de l'ouvrir !

— Et bien là ! Je m'en doutais ! Tu es un bon journaliste comme nous les apprécions, précis, fouineur, curieux, sur le terrain et organisé.

— Merci de ces compliments, vous allez me faire rougir ! Toi aussi, Angélique, tu es une grande journaliste ! Bien dans ce moule, il est vrai que cela se perd, nombre de mes collègues restent le cul collé derrière leur ordi.

— OK, cela suffit vous deux ! C'est fini la pommade !

— Oh, ma Lolo, nous ne t'oublions pas !

Je range le bouquin pour éviter de le tacher, puis nous apprécions le copieux plat. D'autres clients s'installent sans que ce soit la cohue pour autant. Nous dinons dans une respectueuse ambiance, sobre, relativement tranquille, le propos est dans l'assiette. Nous sentons notre chevalier servant un peu plus presser d'en finir. Entre les impératifs de la vie et l'obligeance envers nous, il est très attentif à son téléphone. Malgré tout, il tente de se montrer patient,

suivant notre rythme pour rester courtois. Je comprends bien cette situation, mais je ne sais quoi lui dire. Il ne faut pas brusquer les situations délicates au risque d'une maladresse. Il y a des périodes de la vie à ne surtout pas rater et une naissance, cela ne se planifie pas, la nature se refuse à plus de précision... heureusement. À tout vouloir maîtriser, l'être humain ne maîtrise plus rien en fait. Lolo se rattrape maintenant, elle discute avec Jean Marc de généralités sur la vie à Bruges, elle est intéressée et curieuse de savoir comment vivent les autres. Je la laisse ainsi, plus muette qu'une carpe cuir, les regardant à leur tour, avec toujours ce même plaisir à zyeuter ma petite chérie quand elle discute. Je pense déjà au manuscrit que j'ai hâte d'ouvrir pour tenter d'y lire ce qu'on peut imaginer dans un confessionnal, d'y trouver quelque chose, une piste, voire un sujet à creuser pour demain après-midi. Il est presque 21 heures, la salle est clairsemée, et chacun d'entre nous pour des motifs différents a hâte de quitter l'endroit. Jean Marc s'est revêtu, nous le saluons sincèrement et nous regagnons notre paisible chambre bien tranquille. Je me presse de me changer pour retrouver une tenue plus légère et je me suis déjà glissée sous la couette et assise contre la tête du lit, une petite loupote de mon côté crache une lumière discrète sur le bouquin. Lolo

prend toujours son temps dans la salle de bain, comme d'habitude. Je me demande bien quelquefois, si ce n'est pas son moment préféré, seule, devant une glace, sans personne pour la déranger, sans doute pour s'apprêter plus encore. Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs, elle est si mignonne, mais enfin, elle est ainsi, dans son petit moment de liberté... enfin emprisonnée tout de même dans une petite pièce. Elle préfère cela qu'être tout près de moi, j'abuse, j'exagère toujours dans ces situations, elle viendra se coller contre moi, dans le lit, après. Cette exigence est certainement due aux sentiments sincères et profonds que je ressens pour ma princesse. J'ai ouvert l'ouvrage en l'attendant, je sais qu'elle va maugréer en marmonnant que j'aurais pu l'attendre, pour discuter un peu de la journée, c'est dans nos habitudes. Ce n'est pas bien grave, c'est un petit jeu entre nous pour aussi nous rappeler comme nous tenons l'une à l'autre. La porte vitrée et opaque de la salle de bain glisse sur le mur, laissant apparaître ma Lolo, elle aussi en tenue légère pour la nuit. Rien de provocant... quoique... il ne faut pas grand-chose de plus pour déraper. Elle sourit malicieuse et coquine.

— Ah ! Je me doutais bien que tu étais déjà dans le lit, bien installée ! Fais-moi une petite place tout contre toi ! Tu me diras si tu trouves quelque chose d'intéressant !

Aussitôt dit, aussitôt fait, elle s'est faufilée sous la couette tout contre moi et sur le côté droit du lit. Sa main droite glisse sur ma cuisse, sa joue se pose sur l'oreiller, elle se trémousse un peu pour mieux se coller encore. Et sans un mot de plus, je plonge dans les écrits du prêtre défroqué l'abbé Quéforde. Cette prose est assez fastidieuse, une écriture simplette, il est certain que le bouquin n'a pas été retouché par un professionnel. C'est un peu lourd, un peu touffu, je cherche le nom de l'éditeur sur la quatrième : Acte sud. C'est bien étonnant de la part d'un éditeur de laisser un ouvrage dans cet état aussi brut ou alors, c'est un choix délibéré, pour que le texte reste nature, laissant plus de place au fond qu'à la forme. Lolo est bien sage, je ressens la chaleur de sa main bien muette, le regard grand ouvert sur le vide du plafond de la chambre, c'est bien là qu'on dessine ses plus beaux rêves. Elle pense... à quoi pense-t-elle ? Certainement aux enfants, quand je suis avec elle ainsi, elle reporte son attention sur ceux qui lui manquent. La lecture n'est pas un grand plaisir, je ne suis qu'au début, c'est vrai ! Et non encore dans les confessions plus qu'intimes. Elle sombre ma Lolo, dans un paisible ressenti plein de discrétion, le visage est reposé, sa main glisse sur le drap de dessous. J'ai beaucoup moins de scrupule à lire maintenant,

à décoder, devrais-je dire ! Malheureusement la traduction, en français n'arrange pas les choses. Il est impossible que l'auteur ait écrit dans les deux langues. Le propos devient plus intéressant, enfin des révélations plus croustillantes. Ah oui ! Ça tape ! Je comprends déjà que les hommes sont bien des hypocrites, ils sont à priori bien peu à se confesser, confier son intime à un autre homme, cela peut aussi se comprendre et ceux qui passent la porte doivent oublier le plus important des vérités. Ah ! Si c'était à une femme qu'il fallait confier ses défaillances, ils seraient sans doute bien plus loquaces. Les religions sont bien misogynes, ce qui peut en partie expliquer leur déclin. Les femmes sont plus sincères, bien entendu, se confier à une personne de confiance libère la parole. Heureusement qu'aucun nom ne transpire dans le livre, ni même la condition de vie de chaque personnage. Le prêtre a nuancé, de plus, le propos pour qu'il soit moins cru, je ressens une réserve de l'auteur. Pour autant, j'imagine assez bien les situations, j'imagine les personnes comme cela m'est possible, sans doute bien loin de la vérité. Mais tout de même, venir voir un prêtre, un homme avant tout pour lui confier ses péchés, doit être bien dérangeant. Je me dessine les scènes, j'en souris, il y a quand même quelques cocus dans l'histoire ! Cela fait bien deux

heures que je lis les perversités des humains sans rencontrer quoi que ce soit qui soit en lien avec notre histoire. Je m'apprête à marquer le livre avec un marque-page cadeau de ma Lolo. Je laisse trainer mon regard sur les pages suivantes, en sautant certains passages. Tiens, tiens, le prêtre se déplace chez un vieux monsieur à priori en bien mauvaise santé, non pour l'extrême-onction. Il reste encore un peu de temps pour mourir une première fois. Non, non, c'est pour une confession à domicile. Je me redresse un peu en tentant de ne pas réveiller Lolo, j'essuie bien mes yeux pour être bien certaine de comprendre ce que je lis là. Lolo est réveillée, enfin à peine, mais elle quitte Morphée.

— T'as trouvé quelque chose ? J'en suis certaine ! Allez, dis-moi !

— Pas certain, cela n'a aucun sens. Mais de ce que j'ai lu, un évènement retient plus mon attention.

— Que veux-tu dire ?

— Une confession à domicile, je pense, dans une demeure cossue, je suis dans la présentation du décor.

— Peux-tu lire plus haut la suite ?

— Oui, oui, si cela est intéressant, patiente un peu !

Je me recentre sur le bouquin, Lolo se redresse légèrement, manifestant une attention presque impatiente.

— **Oh la vache ! Lolo écoute !**

‘‘ Le vieux monsieur, grand bourgeois de Bruges, est en fin de vie, pas encore à l’agonie, mais pas loin.

Nous sommes dans sa chambre, bien grande, vaste et confortable, mais bien sombre, seules une petite fenêtre aux gros rideaux rouges et une bougie agonisante, éclairent un tant soit peu un visage fatigué. J’ai demandé que les portes de bois épaisses qui ouvrent la pièce soient bien refermées, bien closes pour une totale discrétion. Puis, je m’assois tout près de cet homme, tout près du bord du lit, lui légèrement remonté sur des oreillers. Je revêts une chasuble par-dessus ma soutane et je m’approche pour mieux l’entendre. Sa voix est faible et grave, je dois m’approcher davantage pour mieux le comprendre. J’écoute attentivement les propos de celui qui veut soulager sa conscience.

— Mon père... je vais bientôt... mourir... je recevrai l’extrême-onction par vos mains... Mais avant... je dois avouer... un péché... bien lourd à porter...

La voix faiblit ou par une certaine fatigue, ou alors par le poids de la conscience.

— Mon père... j’ai mis fin... aux jours... d’un... de mes proches... il y a très longtemps... si longtemps... c’est certain...

il y a de bien nombreuses années... C'était... pour l'intérêt de la famille...

— Mon fils, cela est bien grave ! Très grave même !

Je reste silencieux, bien secoué par cette révélation, venant surtout d'une personne vénérable et si importante de la ville de Bruges, quoique les criminels ne sont pas tous des gens pauvres ! Je décide de ne pas en savoir plus et de ne pas poser de question de plus, Dieu pardonne même ces crimes, si le pêcheur est repenti. Mais quand même, c'est bien la première fois que je me trouve ainsi dans cette situation.

— Mon père... mon père... Dieu me pardonnera-t-il ?

— Mon fils... oui... Dieu vous pardonne puisque vous êtes en repentance. Il veut vous donner la chance de finir votre vie, l'âme en paix.

Je sens bien le vieil homme dans un certain relâchement comme soulagé. Est-ce bien compréhensible que, moi, le messenger de Dieu, je me pose cette question-là, alors que je ne le dois pas.

— Mon fils ! Auriez-vous quelque chose à rajouter ?

— Non, non !

— Je vous absous du mal que vous avez fait, mon fils. Il vous reste encore un peu de temps pour le pardon. Je vous demande

donc de vous pencher sur les prières et d'implorer Dieu pour son indulgence.

— Merci mon père... merci !... Nous vous ferons... rappeler... quand il sera temps.

Je quitte le vieux bonhomme, il me semble qu'il soit bien soulagé de ce péché bien grave. Il suffit d'être pardonné pour peut-être oublier... je ne le sais pas, mais je ne l'espère pas.

Je retourne au presbytère l'âme bien rongée, secouée par cette révélation, perturbé dans mes réflexions. J'ai pardonné à quelqu'un qui a commis un meurtre ? Je ne veux pas savoir, ni qui, ni comment, ni où, ni pourquoi. C'est peut-être un duel, même si ceux-ci sont interdits depuis 1841, mais certain que, dans certains cercles, cela perdurait ! Je ne veux pas le savoir, cela a peu d'intérêt pour la personne décédée, voir pour sa famille si longtemps après, puisqu'il n'y a que Dieu qui juge ces situations-là. Nous, prêtres, nous devons garder pour nous tous ces secrets, même s'ils sont si graves. Il a tué quelqu'un, une autre personne, une autre vie que la sienne ! J'ai bien du mal à comprendre pourquoi ! Finalement, tout s'arrête là. Effectivement, le rôle du prêtre est de servir de médiateur entre l'homme et Dieu, seulement un intermédiaire, mais en aucun pas de se positionner comme un juge.

J'étais déjà bien perturbé, bien chahuté dans cette vie d'ecclésiastique me retrouvant de moins en moins dans les valeurs de la Bible. Pour un prêtre, cela peut paraître bizarre, mais j'ai un problème de conscience ! Ou la conscience personnelle prend le dessus sur la conscience religieuse ou je redeviens sans doute un homme comme d'autres. Bien heureusement, on ne peut pas forcer quelqu'un ou quelqu'une à s'engager éternellement. Tout représentant de Dieu qu'elle soit une femme ou qu'il soit un homme, une nonne ou un moine, reste tout de même un être humain. Et en tant qu'être humain, même si nous ne le montrons pas, même si nous devons garder les secrets pour nous, nous ne pouvons pas rester insensibles à tout ce que nous entendons. Je ne perds pas la foi en un Dieu, non, mais dans la foi de ceux qui le représentent. De plus, depuis quelque temps, je ressens des sentiments inavouables pour une de mes paroissiennes à qui je ne suis pas indifférent.

Bon, pour aujourd'hui, cela suffit, les confidences sur le papier s'arrêteront là, pour l'instant. Je ne voudrais pas que des lecteurs pervers de tout poil puissent s'arranger de mes propos !

— Oh la vache ? Comme tu dis ! Cela ressemble à notre affaire, à l'histoire des Kerkoff's !

— Oui, oui, mais ce ne sont pas des preuves. Ceci n'est rien qu'une histoire de curé. Peut-être même qu'elle fut inventée par le défroqué.

— Mais quand même ! Cela donne du grain à moudre pour notre rencontre de demain après-midi !

— C'est certain ! Il faudra pour autant rendre le bouquin. Je regardais, tout à l'heure, quand tu étais dans la salle de bain, si l'on pouvait le trouver sur internet... inexistant même en flamand, rien en numérique, même pas le titre.

— Comment faire alors ?

— J'ai photographié les pages avec mon téléphone, mais ce n'est pas très sérieux, il faudrait que je puisse les scanner demain matin à l'hôtel, la une et la quatre de couverture, le sommaire, l'introduction et les deux pages qui nous concernent. Je vais demander à l'accueil si c'est possible.

— Ils vont accepter ?

— Si je leur propose une compensation, je pense que oui, sinon je demanderai à Jean-Marc d'en faire une copie avant de le ramener. Nous aurons, quoi qu'il en soit, quelque chose avant de repartir !

— Je sais ce que tu vas me dire... qu'il ne faut pas s'enflammer, mais tout de même... si c'est insuffisant encore

pour une révision du procès, cela confirme bien ce que pense Evi !

— Dis, dis Lolo ! Ce n'est peut-être pas du tout lié à l'affaire Kerkoff !

— C'est vrai, tu as raison... mais je le sens bien...

— Il ne faut en parler à personne, encore. Nous devons vérifier.

— Tu as raison ! Tu peux éteindre la lumière ?

— Oui, mes paupières glissent. Demain matin, je terminerai le reste... Qui sait ! Il pourrait peut-être y avoir d'autres informations intéressantes, surtout pour ma curiosité malsaine pour les histoires de fesses. Je suis convaincue qu'il y a encore du croustillant à découvrir !

La nuit est tombée sur nos cils sans que, pour autant, l'esprit trouve un profond sommeil. Dans ce silence des mots, les âmes s'agitent encore doucement. Le bouquin libère des présomptions qui nous chatouillent un peu.

Lolo dort toujours, il est bien tôt pour elle. Je la sens bien relâchée, telle une chatte rassasiée du plaisir de dormir près de son maître, enfin de sa maîtresse, c'est sans doute plus correct de le dire ainsi. Je ne lui dirai pas le fond de ma pensée, je prendrai sans aucun doute une volée de bois vert.

J'ai fini le bouquin, qui, même si l'écrit est un tant soit peu simpliste, m'a permis tout de même quelques sourires. J'aimerais bien le scanner quand même en entier, mais il ne faut pas abuser. Je ne bouge plus trop, je ne voudrais pas réveiller ma Lolo qui est sans doute encore bien loin de moi, chez son autre maîtresse... Morphée. Elle est apaisante à regarder, je sais que la vie n'est pas faite que de certitude, je sais qu'on ne peut pas savoir ce que l'être aimé pense. Alors, je profite de ce moment, bien certaine qu'il ne peut pas m'arriver grand-chose pendant ce temps. J'apprécie ces minutes quiètes que le temps n'ose pas encore corrompre, je peux me retenir encore avant d'aller aux toilettes. Alors, je les savoure avec grande gourmandise.

Nous sommes à l'Apoteek Dryepondt, chacun occupé à fouiller les archives de la pharmacie. Lolo est absorbée par les registres, tandis que moi et Jean-Marc sommes plongés dans des documents divers relatant l'histoire de l'endroit. La patience est nécessaire, Jean-Marc a retrouvé des documents prouvant bien, qu'à l'époque des Kerkoff's, enfin à l'époque de l'empoisonnement de Tobias, la pharmacie existait déjà, largement même, puisqu'un autre document montre l'ouverture de l'établissement en 1835. Il s'en est passé dans cette boutique, il est vrai que ça fait presque 200 ans de vie.

Je trouve des livres de recettes... non pas pour la cuisine... non, mais pour la poudre, la crème à onguent, et bien d'autres liquides recommandés comme remèdes aux maladies de l'époque. Rien à voir avec maintenant, il est bien vrai, vu le très grand nombre de préparations magistrales servant de médication, médicament est peut-être un trop grand mot. Ils étaient assemblés dans le laboratoire où sont stockées, aujourd'hui, les boîtes de médicaments. Des fiches décrivent également des produits, en majorité des plantes assez rares avec leurs modes de préparation, les dosages, les conditions du mélange et les étiquettes d'emballage afin d'éviter les erreurs. À croire qu'à l'époque un service qualité veillait au grain... mais non, mais non, et pourtant une erreur de prescription pouvait être mortelle et, déjà, à cette époque, des procès fleurissaient facilement au risque de couler l'entreprise. Le temps passe sans trouver un indice intéressant, si ce n'est sur la vie quotidienne de la pharmacie. Il y a largement de quoi écrire un bouquin sur l'histoire de celle-ci, Lolo trouve bien des traces de la famille Van de Kerkoff comme de Tobias, le fils aîné. Elle trouve trace de médication au nom des deux frères, mais pas de la sœur, c'est bizarre ! Peut-être ne fréquentait-elle pas cette officine ou en fréquentait-elle une autre ? Mais enfin, qu'importe ! Il y a

aussi des achats isolés de plantes sans doute pour des préparations diverses, faites au château pour des recettes de grand-mère pour diverses utilisations, rien d'alarmant ni d'étonnant, ce sont des plantes connues et à priori sans aucun danger. On sait malgré tout qu'une plante comestible mélangée à une autre ne peut devenir que dangereuse, mais en aucun cas un poison foudroyant.

— Ça y est ! J'ai trouvé quelque chose ! De vraiment intéressant, regarde ! Une commande de 10 g de monnikskap lycoctonum, avec d'autres plantes pour le fils cadet Gustaff. Attends, j'ai besoin de vérifier sur internet, ce que c'est !

— Cela ne me dit rien ! Je ne connais pas !

— C'est de l'aconit !

— Cela ne me dit rien ! Je n'ai jamais entendu parler de ce produit.

— Et bien, il peut être un poisson mortel à bonne dose. Ambiguïté, il peut être utilisé comme médicament homéopathique en très faible dosage avec d'autres plantes pour une application médicale

— Comment as-tu appris cela, ma Lolo ?

— Quand j'habitais dans les Alpes chez ma grand-mère, il y avait quelques plantes ainsi qui poussent en altitude. Ma grand-mère nous apprenait à les reconnaître. Mais en fait,

c'est assez simple, toutes ces plantes poussent au milieu des bêtes d'élevage. Elles sont si dangereuses, que les bêtes ne les mangent pas !

— Tu as bien appris ta leçon, dis donc !

— Ce n'est pas tout, la fleur bleue de cette plante peut servir de colorant...

— Tu peux prendre en photo cette page ainsi que la couverture du registre, et aussi les informations nécessaires et utiles ? C'était quand cet achat ?

— Un mois avant le décès de Tobias. Oui, je prends les photos !

— Encore un indice convergent ! Cela ne prouve rien, d'autant que nous ne savons pas quel produit a empoisonné Tobias Van de Kerkoff !

— C'est bien vrai, mais là, nous pouvons sans doute demander une révision du procès. Cela me creuse l'estomac, j'ai faim ! Pas vous ?

— Il nous faut informer le directeur de la pharmacie que nous avons pris quelques photos et les lui montrer pour éviter tout revers s'il y avait un procès.

— Tiens, tiens ! Un message d'Evi. Elle nous souhaite bonne chance dans nos recherches.

— Nous ne lui dirons rien par téléphone, attendons la visite de cet après-midi !

Le repas est une anecdote noyée dans une discussion sur notre travail de cette nuit et de ce matin.

Nous sommes déjà devant cette résidence qui abrite le curé défroqué. Ce n'est pas un bâtiment très avenant ressemblant bien plus à un vieil hospice abandonné qu'à une résidence senior accueillante. Pour autant, passée la porte, l'ambiance est bien plus chaleureuse. À l'accueil, nous demandons à rencontrer notre personnage Roger Quéforde. La secrétaire nous accompagne au grand salon, nous voyons à l'autre bout notre bonhomme, l'endroit n'est pas très discret si nous voulons parler de choses qui ne le sont pas.

— S'il vous plaît ! Pouvons-nous discuter dans un endroit plus discret ?

— Oui, oui, bien entendu, la salle de gym n'est pas occupée, je vais vous ramener, monsieur Quéforde !

Cette charmante hôtesse revient en poussant un fauteuil roulant et notre hôte, assis dessus.

— Monsieur Quéforde, vos visiteurs !

Il nous rejoint, il nous dévisage, pas très surpris pour autant, le regard est interrogatif, la porte se referme. Lolo

s'installe de l'autre côté de la table, Jean-Marc est à ses côtés et moi, je suis au bout.

— Bonjour monsieur Quéforde ! Je suis Angélique Lelièvre, journaliste au journal « La Vérité » en France, Laurence Métayer est une avocate. Quant à Jean-Marc Lonwal, il est aussi journaliste dans le grand quotidien belge francophone « Le Matin ».

— Merci ! Moi, c'est Roger Quéforde. Voyez comme il n'est pas toujours aisé de vieillir. Mon meilleur ami est devenu ce fauteuil depuis quelques mois. Souhaitez-vous un café ?

— C'est comme vous le voulez ! Si vous en souhaitez un, nous vous accompagnerons, sinon nous nous en passerons !

— J'appelle l'accueil !

Le bonhomme ne porte pas son âge, une bonne bouille avec des pommettes bien rouges, le cheveu plus rare qu'une chimère. Il ne doit pas être bien grand, un peu rond, cela se comprend... Il n'a pas la tête d'un curé, encore moins défroqué, je l'imagine plutôt comme un cuistot dans une cantine, qui aurait raté sa vocation. Il semble un bon pépère enjoué, on n'imagine pas qu'il ait pratiqué l'abstinence.

— J'ai commandé 4 cafés et de l'eau plate !

— C'est parfait, merci beaucoup !

— Vous n'êtes pas venus pour rien, je vois mon bouquin dans vos mains !

— C'est bien pour cela que nous sommes ici pour vous poser quelques questions à ce sujet si vous souhaitez y répondre, bien entendu ?

— Si je peux, bien sûr ! Vous savez, ce bouquin, je l'ai écrit quand j'ai quitté la religion, non pour me venger, mais pour ne pas oublier ces confessions intimes qui, bien souvent, étaient cocasses, mais aussi bien pesantes pour ma conscience. C'était surtout un truc pour moi, mais pour autant il s'en est vendu une bonne centaine quand même, dans la version française en majorité. Les Wallons se sont bien moqués des Flamands, ils ne sont pas mieux pour autant, mais ce n'était pas l'objectif...

— Il y a certes des situations cocasses, voire bien tristes. Je me demande bien comment, après avoir entendu ces choses, il est possible de rester imperturbable !

— Vous savez, c'est une des raisons qui m'ont poussé à quitter l'église. Cette hypocrisie est des deux côtés du confessionnal, nous sommes des hommes malgré tout et quand une femme raconte ses péchés de fesses, cela ne nous laisse pas toujours de bois, en ce qui me concerne au moins.

Il est facile de décréter l'abstinence, mais nous restons des personnes avec les mêmes ressentis... mais enfin !

— Je comprends bien, nous souhaitons vous entretenir de la famille Van de Kerkoff !

— Ah oui ! Une famille bien particulière, savez-vous. Je les rencontrais bien souvent à l'église, mais surtout au château. Ils étaient très demandeurs de religion, mais celle-ci a bon dos. C'est assez incroyable de voir cette famille si catho être si impitoyable dans le monde des affaires de la bière, ils se donnent des pouvoirs sur les autres personnes, cela ne les gêne pas.

— Nous voudrions vous parler de Gustaff Kerkoff.

— Je n'étais pas encore né quand son frère fut empoisonné, mais j'en ai entendu parler, nombre de livres ont parlé de cette affaire, accablant sa jeune femme. C'est une bien triste histoire ! J'ai une profonde pensée pour la jeune femme ... ils l'ont trainée dans la boue et c'est peu dire !

— Quand vous écrivez sur la confession d'un notable sur son lit, agonisant, vous parlez de Gustaff Kerkoff ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Nous enquêtons sur le décès de Tobias et en lisant votre livre, nous avons trouvé que cela pouvait correspondre à cette affaire !

— Vous savez, ils sont très puissants, les Kerkoff's, bien encore à notre époque. Alors, je ne dirais ni ne confirmerais pas votre hypothèse. Toutes les histoires ne sont que des histoires écrites et peut-être même inventées. Je n'ai pas mentionné de nom, pas même un faux si vous avez remarqué. Je n'ai rien dit susceptible de trahir l'identité des personnes impliquées, par respect pour ces autres dont les histoires sont racontées, même si, pour certains cela me démangeait bien !

Je pense que des personnes ayant lu ce bouquin pensent comme vous et je reste persuadé que les avocats des Kerkoff's ont analysé le bouquin et je n'ai eu aucun retour. Donc, je pense qu'ils n'ont rien trop trouvé à dire et pas suffisamment de quoi pour m'attaquer en justice.

— Nous comprenons bien ! Nous sommes convaincues : c'est Gustaff qui a empoisonné son frère Tobias ! Nous recherchons des éléments qui iraient dans ce sens. Nous ne souhaitons pas salir une personne en particulier, d'autant plus décédée, mais nous voulons rétablir l'honneur de Ginette !

— Ce sera bien difficile pour autant, l'histoire est très ancienne et elle n'intéresse plus personne en Belgique, notamment chez les Flamands. N'oubliez pas que cette dame était française ! Je ne vous dirai rien de plus sur Gustaff, mais... cela, je peux vous le dire. Il y aurait eu un projet secret de contrat de mariage entre Tobias et Ginette... vous pouvez peut-être creuser cette piste-là ! Je ne me souviens plus quand j'en ai entendu parler, ni avec qui !

— Merci de cette information, nous allons creuser !

Lolo s'agite sur sa chaise, elle a quelque chose à dire.

— Dites, monsieur Quéforde ! Pouvez-vous nous parler de votre vie d'après la religion ? Je suis désolée, mais je suis curieuse !

— Oui, bien entendu ! Une autre vie, avec une femme, elle est dans la salle de réunion, j'étais près d'elle tout à l'heure ! nous finissons notre vie ici, nous n'avons pas d'enfant, alors ici c'est mieux pour nous !

Lolo, bien curieuse, continue à papoter avec le vieil homme...

Cela confirme ma première impression, il est bien difficile d'imaginer qu'il fut dans les ordres ce monsieur, l'habit ne fait pas le moine, à ce que l'on dit, mais le moine ne fait pas l'habit non plus !

Il est temps de retrouver l'hôtel et de délivrer Jean Marc de ses obligations envers nous, si elles en sont d'ailleurs pour qu'il retrouve sa belle-mère et sa compagne. La soirée fut plutôt calme et détendue, entre discussions et appels à la maison. Demain, nous prenons le train de bonheur, à 7 h 08, Lolo se lève à 6 h, nous prendrons le petit déjeuner dans le train. Nous devons prendre les garçons à l'école à 16 h 30, normalement nous avons de la marge. Je prépare quelques articles pour le journal dans le train, cette affaire m'inspire. Lolo a contacté Philippe pour le tenir informé et elle a invité Evi à venir chez Philippe demain. Le voyage nous a paru bien court. Pas de problème pour prendre les enfants à l'école, pas de retard du train, cela étonnera sans doute les habitués du rail. Les mamies sont en voyage pour quelques jours au fin fond du Massif central pour retrouver un bout de famille égaré là-bas dans une communauté laïque. Elles le méritent bien, elles s'investissent tant pour nous quatre. Nous nous retrouvons donc en petite famille. Rien n'a changé à la maison durant notre absence, il est vrai que nous nous sommes absentes qu'à peine trois jours et les mamies sont parties ce matin, après avoir accompagné les enfants à l'école. Il est plutôt rassurant que tout soit normal, même si cela n'a rien d'étonnant. Les garçons sont restés à la cantine

pour la première fois, pas de retour, cela leur a bien plu ! Ils jouent dehors, malgré la fraîcheur, il faut bien qu'ils s'activent. Lolo est pressante, tournant autour de moi, le sourire taquin, la main baladeuse.

— Attention Lolo ! Pas de dérapage, les enfants ne sont pas loin, dans le jardin, à côté... avec la chienne.

— Tu te gênes d'habitude !

— Jamais devant les petits quand même !

— Bon, qu'est-ce qu'on mange, ce soir ?

— Change de conversation ! Tu ne rates rien pour attendre quand ils seront couchés ! J'ai envie de toi... de tout ton corps. Si tu veux préparer les côtes d'agneau et les flageolets... en attendant.

— Je les cuis au barbec ou à la plancha, les côtes ?

— Comme tu veux mémère ! Pour les haricots n'oublie pas un bon morceau de beurre, et du lard dedans, cela mérite bien un peu d'attention.

— Je prends une douche rapidement, avant... Je veux être apprêtée pour ma puce, pour t'être désirable quand ils seront endormis !

— Moi aussi donc ! Enlève ta main de ma culotte quand même, tu peux attendre... !

— Après ma douche, le temps que je cuise la viande à la

plancha, j'irai jouer avec nos enfants, tu pourras prendre la tienne !

Petite soirée de retrouvailles avec les garçons, nous sommes complètement disponibles pour leur temps, les devoirs sont faits, les leçons apprises, enfin... au mieux, nous douchées, plus un seul parfum de la SNCF ne peut dévoiler notre absence. Les mamans, les nôtres bien entendu, ne sont pas là, à nous questionner sur notre journée comme dans notre passé de gamines. Nous avons suffisamment disserté sur les bénéfices de notre voyage pendant le trajet, donc notre temps est entièrement pour eux. Entre jeux, bisous et câlins, nous prenons plein d'amour dans la gueule et j'avoue que c'est très plaisant... le mot est bien faible, mais pourquoi doivent-ils grandir ces mômes ? Moi, je les aime comme cela, sans plus de problème, avec tant de plaisirs... pas trop besoin de réfléchir... Une parenthèse d'un bonheur simple, dont il ne faut pas se priver. ? Pour autant, les deux gaillards crient famine. À cet âge, la faim est une bonne maladie, c'est ce que dit maman ! Et j'y crois bien !

— Dis Lolo ! Ça sent trop bon à manger !

— Tu demandes aux garçons de venir à table, ma puce ?

— Vu comme ils crient famine, je pense qu'il n'y a pas besoin de leur demander !

Les garçons sont rassasiés, les obligations de lire des histoires avant de dormir assumées. Nous nous retrouvons comme nous l'aimons, dans un moment de solitude à deux.

— Les garçons sont couchés. Lili. Veux-tu un thé glacé ?

— C'est avec un grand plaisir, je m'installe dans la terrasse... quelle délicatesse !

— Il fait frais quand même ! Je te ramène un pull !

— Ah c'est sympa !

Il y a des moments qui se savourent avec une certaine délicatesse, en prenant le temps qui passe comme un bonheur retrouvé, en se parlant de choses anodines, à l'abri des personnes indiscreètes. Le ressenti exprime plus encore que les regards, nos doigts s'entrelacent, c'est un bien-être salubre. Ces minutes entretiennent le lien nécessaire à notre besoin de l'autre, presque sans excès, avant de se retrouver, plus intime encore sous des draps pas rancuniers. C'est un plaisir sensible et si fragile aussi, demain sera un autre jour, il y a encore cette nuit de promesses à tenir...

— Ta main, ma Lolo, elle est toujours aussi douce. Tes doigts sont si voluptueux... On va se coucher... !

Demain est déjà là...

— Arrête de gesticuler ainsi ! Je veux rester contre toi, j'aime bien sentir les restes des plaisirs de la veille, je voudrais décoiffer tes poils pubiens un à un tant ils sont collés du plaisir, caresser ta peau assagie, tes cuisses frétilantes... tes fesses envoutantes...

— Ma Lolo ! Il faut y aller... les mamies ne sont pas là, il y a les garçons....

— Je n'oubliais pas... mais tu as raison... à la douche !

— On va prendre le petit déjeuner avec les garçons tranquillement après ! Pas de viennoiserie ce matin, nous ferons griller des tartines, ils aiment bien cela aussi !

— Oui, bien entendu ! Les petits choux ont besoin d'attention avant d'aller à l'école. Je vais avec toi les conduire, si tu veux bien.

— Ce n'est pas moi, mais eux qui seront contents, leur Lili... tu le sais bien ! Je me demande quelquefois laquelle de nous deux est leur mère.

— Jalouse, va... J'ai le côté positif des choses... Je n'ai pas souffert pour les mettre au monde... et je n'ai pas non plus souffert pour les réprimander.

— Tu es toujours du bon côté de la barrière... je blague. Bon, revenons à nos affaires. Nous allons bientôt rencontrer

Evi. Devons-nous lui expliquer toute la situation ? Qu'en penses-tu ?

— Tu as raison !

— Il ne faut pas trainer ma Lolo... Je voudrais aussi lire mes messages avant de partir... debout, ma puce ! Je vais lever les monstres.

— Non, viens prendre ta douche avec moi...

— Je veux bien, mais lâche-moi les fesses, ça fait déjà dix minutes que tes doigts y sont. J'ai l'impression que tu y as passé la nuit.

— J'aime bien promener mes doigts sur tes formes, j'ai l'impression que c'est à moi.

— Bien entendu que c'est à toi ! Allez ! à la douche !

Les petits sont réveillés, bien sages, ils attendent dans leur chambre. C'est bien la première fois, qu'ils ne nous rejoignent pas dans notre chambre, sans doute qu'ils attendent le bisou des mamies comme presque chaque matin de la semaine !

— Ma boîte déborde de messages Lolo ... ! Tiens un de Jean Marc ! C'est peut-être la naissance !... Non... T'écoutes Lolo ?

— Oui, oui... Vas-y !

— Il va se renseigner pour retrouver le notaire de

Tobias, s'il y en a un en particulier !

**— C'est très bien ! Espérons qu'il trouve quelque chose !
J'en avais parlé à Philippe hier dans le train. Il m'a dit qu'il
verrait aussi avec un de ses collègues belges, les notaires
autour des Kerkoff's ne doivent pas être bien nombreux.**

**Evi est déjà arrivée chez Philippe, il a bien fait les choses,
le café, le thé et les viennoiseries sont au milieu de la table,
de quoi passer la matinée.**

— Bonjour Evi ! Bonjour Philippe ! Comment vas-tu ?

**— Un peu bousculée par la vie, je suis bien occupée avec
les enfants et la pharmacie et puis l'aide au SDF !**

**— Je comprends bien... ! Je comprends bien... ! Tu as
déjà discuté de notre affaire avec Philippe ?**

**— Non, non, nous papotons de choses et d'autres en
vous attendant !**

**— C'est sympa, cela évitera de se répéter ! Les enfants
vont bien, EVI ?**

**— Un peu débordée ! Je pense que je leur cède un peu
trop ! Alors, ils abusent. Je ne voudrais surtout pas qu'ils
vivent ce que j'ai vécu... Là, ils sont à l'école comme les
vôtres ?**

— Oui, oui... Je comprends bien, c'est compréhensible !
Leur père s'investit bien ?

— Il pourrait faire mieux, mais au moins il n'est pas méchant avec les enfants... enfin, c'est la vie !

— Bon, je vais laisser la parole à Lolo, c'est ton avocate tout de même !

— Lili, tu es moqueuse comme d'habitude ! Regarde Philippe, il en sourit ! Evi, notre voyage en Belgique a été fructueux, je ne rentrerais pas trop dans les détails, mais sur les éléments et nos impressions. Nous pensons bien que ce n'est pas Ginette qui a empoisonné son compagnon. Cela confirme bien ce que nous pensions avant de partir. Tout d'abord, nous avons trouvé une commande de plantes, dont une qui pourrait être un poison mortel, passée par Gustaff Van de Kerkoff, le frère de Tobias et ce, quelques semaines avant son décès.

— Je me doutais bien que tout était louche dans cette affaire, je n'ai pas connu Ginette... mais j'ai bien connu ma grand-mère Denise ! Comment est-ce possible qu'une mauvaise mère puisse faire une fille si adorable !

— Cela est un autre sujet Evi... mais ce n'est pas tout, nous avons lu un bouquin, qui, bien qu'il ne soit pas bien captivant, a tout de même suscité notre intérêt ! Certaines

confessions relatées dedans sont à crever de rire !

— Mais comment avez-vous pu vous procurer ce livre aussi rapidement ?

— C'est Jean Marc, un collègue journaliste belge de Lili, un bon journaliste. Il a fouiné et a réussi à emprunter ce bouquin. Il faut qu'on t'explique que ce livre a été écrit par le prêtre de la paroisse des Kerkoff's, quand il a rendu son tablier. C'est un recueil des confessions qui lui ont été faites durant sa période d'abstinence, beaucoup d'histoires de fesses quelquefois bien détaillées, nous ne saurons jamais si les situations sont bien réelles ou bien arrangées.

— Tu reprends Lili ! Je vais reprendre un café !

— Eh bien ! Vois-tu ! Nous avons retrouvé les confessions d'un vieil homme qui pourrait correspondre à Gustaff de Kerkoff !

— Oh la bombe !

— Il ne faut pas trop s'emballer, il n'y a ni nom ni autres informations pour confirmer cette hypothèse !

— C'est bête cela !

— Mais, pour engager une demande de révision, cela pourrait suffire d'autant plus, que nous avons une autre recherche en cours... un projet d'acte de mariage entre Tobias et Ginette ! As-tu contacté ton collègue Philippe ?

— Oui, j'ai un bon ami, avocat aussi, mais belge, que j'ai aidé il y a quelque temps. Il va chercher chez les notaires autour de Bruges. Je pense que ton collègue journaliste fait la même chose Angélique ?

— Oui, c'est un fait, nous verrons bien si cela débouche sur quelque chose ! Un document de ce type, s'il existe, peut, à lui seul, dédouaner Ginette. Cela prouverait bien que Tobias n'envisageait en rien de se séparer de Ginette, comme la famille Kerkoff l'a martelé au procès de Ginette, mais bien au contraire !

— Vous avez bien bossé, en si peu de temps. Cela va bien vite pour moi !

— Merci à nos deux collègues belges qui se sont vraiment investis dans ton affaire !

— Je comprends bien ! Je vous rappelle que je ne souhaite que la réhabilitation de l'honneur de Ginette !

— C'est pour ainsi que nous voulions te rencontrer et discuter avec toi de la suite et des différentes procédures à suivre ou pas d'ailleurs ! La première étape en vue d'une réhabilitation de Ginette est d'engager une demande de révision auprès de la Cour de cassation du tribunal de Gand. Comme Ginette fut libérée, pour faute de preuve, nous pouvons alors demander officiellement une révision du

procès. Pour cela, il faut que nous présentions un dossier sérieux. Avec Philippe, nous pratiquons cette procédure assez souvent. Pour autant, il est bien rare que cela débouche vraiment sur un procès en révision. Il faut en être bien conscient et puis sur une affaire qui date de tant d'années. Nous préparons un dossier avec nos arguments, tu devras signer la demande aujourd'hui. Dès que nous aurons des informations sur ce contrat de mariage, s'il existe, nous compléterons cette demande en complément des autres informations récoltées, nous te soumettrons l'avenant aussi dès que possible pour signature. Je pense que ce sera rapide, deux ou trois jours. Nous allons remettre le dossier en personne, Philippe doit retourner en Belgique demain. Il n'y a aucune raison de traîner, même si nous avons largement le temps...

— Et dans le cas où la demande serait rejetée ?

— Nous engagerons trois autres procédures, une auprès du tribunal de Naec, pour complément d'information, une auprès du ministère de la Justice française, pour qu'il engage la même demande, mais au nom de l'état et une auprès de la Cour européenne des droits de l'homme.

— Cela me semble bien compliqué et j'ai bien du mal à comprendre ce qui peut en déboucher !

— Nous te proposons d’y aller étape par étape, donc la demande de révision.

— C’est entendu, mais combien de temps devons-nous attendre ?

— Pour la recevabilité de la demande, en Belgique c’est environ 1 mois. Ensuite, si la demande de révision est validée, il y aura une analyse du dossier par la Cour de cassation composée par des juges et des avocats qui décidera si elle casse ou non le premier jugement. Dans ce cas, elle renverra, auprès d’un autre tribunal, l’organisation d’un nouveau procès. La deuxième phase c’est environ deux mois, et pour le procès environ un an.

— Bon, bon, c’est d’accord !

— Nous te recontactons dès que nous aurons du nouveau, nous avons une certaine confiance dans ta demande !

— Merci ! Vous êtes toujours des personnes bien généreuses ! Désolée, mais je suis vraiment pressée, désolée ! La prochaine fois, je m’arrangerai pour avoir plus de temps avec vous !

— Tu viendras manger à la maison avec tes enfants !

— C’est très bien ainsi ! Au revoir et à bientôt !

— Dis Lolo ! Il faut faire fissa ! Philippe a reçu des informations concernant les documents notariés de Tobias Van de Kerkoff !

— Comment ? Comment sais-tu cela ? Tu viens de te réveiller...

— J'étais réveillée avant, je suis descendue pisser et, comme il était encore tôt, j'ai regardé mon téléphone. Je suis ensuite retournée m'allonger près de toi, en attendant que chacun veuille bien se réveiller !

— Tu ne peux pas profiter un petit peu de la vie quand même ! Quelle heure est-il ?

— 8 h 15 ... Profiter de la vie ! Parce que pour toi, dormir c'est profiter de la vie. Pour moi, dormir, c'est récupérer de la vie, mais enfin ! Les petits sont à l'école... Allez, allez ! Prenons une douche vite faite et nous rejoignons Philippe !

— Un petit bisou avant !

— Bonjour Philippe !

— Bonjour les filles ! Un café ?

— Je m'en occupe Philippe !

— Merci ! Nous nous installons dans ton bureau Laurence !

— Alors, Philippe ! Quoi de neuf ?

— Mon collègue belge a retrouvé le notaire de Tobias Van de Kerkoff. Ce ne fut si aisé, mais c'est son boulot ! Ce n'est pas le notaire de la famille de Kerkoff... Eh bien belle surprise, il y a bien des documents qui ont été édifiés par Tobias !

— Vous en êtes où ?

— Le collègue belge de Philippe a retrouvé les deux documents qui concernent Ginette !

— Et comment les a-t-il retrouvés ?

— En fouillant dans les archives aux archives de l'état de Flandre-Occidentale ! Que de patience ! Mais pourquoi n'ont-ils pas été publiés au décès de Tobias ? Il y a bien un projet de contrat de mariage, mais surtout il y a un testament en faveur de Ginette. Nous ne pouvons pas en avoir une copie sans une demande express auprès d'un juge belge !

— Il a pu les lire ?

— Oui, vite fait ! C'est bien éloquent ! Tobias cédait ses parts dans la société à Ginette au cas où il décèderait !!!

— C'est légal ?

— Je pense que oui ! Nous le vérifierons, bien

entendu...

— Mais comment avoir une copie ?

— J'ai fait une demande, par mon collègue, auprès du tribunal de Gand, où nous avons engagé la demande de révision, en stipulant bien l'adresse du notaire et des archives et en insistant sur le fait que ce sont deux pièces importantes dans cette demande.

— Pourquoi la famille Van de Kerkoff n'a pas été informée après le décès de Tobias, notamment le testament ?

— Je n'en sais rien ! Je ne sais pas comment a été traitée la succession ! Mais certain que le notaire de famille n'a pas vérifié le fichier de l'état, sans doute persuadé que tous les documents des Kerkoff passaient par lui.

— Donc, il faut attendre ?

— Oui, mais j'ai bon espoir ! J'ai déjà eu une petite information de mon collègue belge ! Il connaît très bien les juges de ce tribunal. Il pense que sous peu, nous saurons si la demande est validée. Une autre nouvelle bizarre, les avocats de la brasserie nous ont contactés, ils veulent nous rencontrer !

— Mais pourquoi ?

— Ils ont eu l'information de la demande de révision, il y a eu des fuites au palais, c'est certain ! Choses

particulières, cela ne concerne que la société qui couvre la brasserie et pas la famille... pour l'instant...

— C'est plutôt bien cela ! Au moins, ça bouge !

— Et Lili ! Elle aime bien quand cela bouge !

— Je les rencontrerai avec Laurence, je suis désolée Angélique !

— Je comprends bien, une journaliste dans une réunion confidentielle, ça fait tache !

— Le procureur du tribunal d'appel de Gand demande une expertise approfondie de chaque élément disponible au dossier.

— Quelque part, c'est normal, les moyens d'analyse de l'époque n'ont rien à voir avec ceux d'aujourd'hui, c'est très bien pour Ginette. Au moins, il y aura des éléments plus avérés, pour l'acquittement !

— C'est très bien cela ! Très, très bien même ! Nous rentrons Lili ? Nous avons quelques bricoles à faire avant de prendre les enfants ! Désolé Philippe. Mais il faut bien nourrir nos enfants et nous autres aussi d'ailleurs. Les mamies ne sont pas là durant une semaine, c'est là que nous prenons conscience de leur aide. Et quand je dis « aide », je devrais plutôt dire « remplacement », car elles nous remplacent bien souvent !

— Merci Philippe ! Tu nous envoies les informations dès que tu en as ?

— Pas de problème les filles ! Je comprends bien ! Je n'ai pas d'enfant avec ta tante, mais j'essaie d'imaginer ! À demain !

— À demain !

— Lolo, Lolo ! Regarde ! Philippe a reçu une copie du testament et du contrat de mariage !

— Tu peux l'imprimer ?

— Oui, bien entendu ! J'en profite pour imprimer aussi un article du "matin" que Jean Marc vient aussi de m'envoyer ! On y jette un cil avant d'aller chercher les garçons ?

— Oui, nous avons le temps, je m'occuperai des courses à mon retour de l'école !

— Tiens le testament !...

— Tu réalises Lili ! C'est un document de presque un siècle, c'est une copie, certes, mais certifiée... une pièce maîtresse pour l'arbre généalogique d'Evi !

— C'est un fait, il me semble certain que ce n'est pas un document contrefait, je parle de l'original, bien entendu, il faudra une expertise bien plus approfondie sur la qualité du papier, de l'encre et de la graphologie.

— Tu as raison, je vais rapidement faire la demande de saisie de celui-ci auprès du tribunal de Gand !

— Regarde là Lolo ! C'est intéressant, il lègue bien sa part dans la société à Ginette... et une grande partie de ses biens... c'est clairement écrit...

— Cela prouve que le couple n'était pas en rupture,

notamment avec le projet de contrat de mariage ! Comme le disait à l'époque la famille de Kerkoff.

— C'est bien exact ! Cela donne de la consistance à la demande de révision. Pour les biens, il y a une liste jointe que nous n'avons pas... Philippe en a fait la demande ! Dis, il est temps d'aller chercher les garçons à l'école ! Tu conduis ? Je te lirai l'article de presse !

— Oui, oui, nous avons le temps tout de même !

— Je n'aime pas être en retard comme tu le sais !

— Je sais, je sais ! Alors, prenons le temps ! En voiture Simone !

— Allez, je suis installée, ceinturée, mémère. On peut y aller !

— N'importe quoi ! Bon, vas-y, tu peux lire !

— Tu es bien certaine ! Fais attention tout de même !

— Arrête de me chahuter ! Comme tu veux !

— Bon ! Alors, en fait le titre : *‘Une Française déterre une affaire de près d'un siècle !’*

— C'est en français ?

— Non, mais Jean Marc a joint aussi une traduction ! Je peux continuer ?

— Oui, oui chicanière !

— *‘C'était il y a près d'un siècle : l'affaire du meurtre de*

Tobias Van de Kerkoff ! Bien entendu, ni moi ni vous ne connaissons cette histoire bien déplorable. Sa compagne de l'époque, un souillon issu des mines du nord de la France et qui avait mis le grappin sur un notable de Bruges, a été condamnée et relâchée quelques mois après faute de preuve suffisamment avérée. Pour autant, elle est toujours condamnée et rien ne prouve qu'elle ne soit pas la coupable ! Il est vrai qu'à l'époque, la présomption d'innocence n'existait pas ! C'est une anecdote ! Pour autant, qu'est-ce que cette descendante de criminelle souhaite prouver en engageant une demande de révision, près d'un siècle après ! Encore une personne qui veut se gaver sur la bourgeoisie brugeoise. Si longtemps après, cette gauchiste peut retourner vivre sa petite vie de minable chez les Français ! Nous vous informerons de la suite de cette demande dont il est certain qu'elle débouchera sur un bide !

— Quelle sale type ce journaliste !

— Jean Marc le connaît bien, il écrit dans ce torche-cul depuis plus de vingt ans, tu comprends bien que c'est un journal bien ancré à la droite de la droite ! Pour autant, ce qui m'inquiète pour la suite, c'est ce que ce mec collecte comme informations auprès du tribunal de Gand et cela n'est pas très bon pour nous !

— Oui, oui, je comprends, mais quand même ! Vous

n'allez pas laisser les choses se passer ainsi ?

— Je vais voir avec Pierre, mais j'écirais bien un article sur le racisme des Flamands envers les Wallons et d'une façon plus large envers les francophones. Cela devrait les calmer ! Je connais bien Pierre, il se fera un plaisir de leur livrer un journal dès la parution !

— C'est bien joué, car là, on ressent bien ce ressentiment vis-à-vis de Ginette ! Bon, nous sommes arrivées... cela va nous changer les idées !

Chapitre 11 quelques semaines plus tard

— Bonjour Evi !

— Bonjour, les filles ! C'est toujours un plaisir de vous revoir...

— Si tu veux bien t'asseoir...

— Comment vont vos garçons et vos mamans ?

— Les mamies nous ont lâchées pour une cure dans une thalasso qui allège les douleurs d'arthrose, les garçons sont à l'école... et tes enfants ?

— À l'école aussi, ils sont dans une mauvaise passe, je n'ai pas assez d'autorité, ils le sentent bien, mais enfin, je ne vais pas me plaindre. Comme on dit, il y a bien pire !

— Ils mangent à la cantine ce midi ?

— Oui, oui.

— Tu viens manger chez Ginette avec nous ?

— Je voudrais bien, mais je dois passer à la pharmacie coopérative, il y a des petits problèmes avec les stagiaires...

— Philippe est au bistrot d'en face pour ramener un mini petit-déj.

— C'est formidable ! Alors, ces nouvelles ?

— Ma Lolo c'est à toi !

— Merci ma Lili... tu te débrouilles bien encore... enfin.

Evi ! La demande de révision est engagée. Dans quelques jours, tu recevras un document officiel qui la formalisera et que tu devras signer. Puis le procureur montera le dossier.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Que ta demande est acceptée... puis une expertise sera engagée par le tribunal, et dans environ un mois, il y aura une audition des avocats, puis une décision de justice ...

— Pile ou face !

— Non, non, c'est vraiment bien engagé. Il n'y a aucune raison à une décision négative, pour deux raisons principales. La première est que rares sont les demandes de révision acceptées en Belgique, plus qu'en France malgré tout. Mais quand un dossier est engagé, il y a bien souvent un procès en révision. La deuxième est que nous ne comprenons pas pourquoi cette procédure n'a pas été engagée avant, à l'époque de Ginette. Il y a certainement eu des pressions sur elle, voire de l'argent proposé, nous le vérifierons.

— Eh bien, dites donc comme vous y allez...

— Ce n'est pas tout, voici un document de l'époque, lisez-le bien, c'est le testament de Tobias.

Evi se plonge dans les feuillets regroupés et agrafés, attentivement, ne laissant paraître aucune émotion dans un

premier temps. Elle prend son temps, une main sur la tasse de café, l'autre occupée par un croissant qu'elle n'a pas commencé et, quand je dis plonger dans les papiers, c'est peu dire, elle est bien loin de ses amies...

Puis, le visage se détend, le regard pétille un peu plus, les lèvres cessent de se martyriser, les épaules retrouvent une prestance, le croissant trempé dans le café recherche une bouche affamée. Elle lève enfin les yeux vers les deux filles...

— C'est étonnant ce testament ?

— À l'époque, ce document aurait fait libérer Ginette, mais rien... n'est certain. C'est le collègue belge de Philippe qui l'a retrouvé. Cela sous-entend qu'il ne devait pas régner la paix dans la famille Kerkoff. Surtout, cela écarte un mobile de meurtre, soutenu par la famille, par suite d'une dégradation des relations entre les deux amants. Quand on regarde les dates du document, cela démontre bien l'inverse. Comment peut-on imaginer que l'aîné des Kerkoff's rédige ce testament, seulement deux semaines avant son décès si c'était le cas.

— C'est bon signe pour Ginette ?

— Pour Ginette, pour Denise et pour ta maman Brigitte...

— Comment cela pour Denise ?

— Et bien, ce document signé aurait fait de Denise

l'héritière des parts de son père, y compris la moitié de la brasserie, mais aussi cela aurait été un mobile, pour des membres de la famille pour l'empoisonner. Mais enfin, tu imagines ! Elle aurait pu avoir une fortune colossale, les brasseries Kerkoff sont cotées en bourse à Bruxelles.

— Mais alors, je ne comprends pas...

— Ton aïeul a été empoisonné, ça constitue un crime, le criminel est bien entendu mort depuis, il a sans doute agi directement ou indirectement pour que Ginette ne puisse pas bénéficier des faveurs de Tobias. De là à dire que la famille, voire au moins, un des membres soit concernée, il n'y a pas des kilomètres, mais le mobile est crédible en tout cas.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire !

— Ce qui est certain, c'est que nous pouvons prouver la filiation de Denise et de son père, elle est l'héritière de celui-ci, il nous faut interroger la législation belge... nous n'irons peut-être pas jusque-là... Cela dépendra de toi, il y a bien le temps de réfléchir avant.

— Je sens que cela ne sent pas très bon, je n'aime pas trop m'engager là-dedans...

— Je comprends bien ta prudence. Pour l'instant, nous en restons à ce que tu recherchais, l'innocence de Ginette. Ensuite, nous discuterons avec toi et c'est toi qui décideras

quoi faire. Pour Ginette, nous devons passer cette requête en réhabilitation, puis poursuivre par la requête d'acquittement. Pour ce faire, il nous faut renforcer le dossier et s'assurer que personne ne puisse remettre en doute l'innocence de Ginette.

— Je comprends bien Laurence ! Ce que je veux dire, c'est qu'il y aura bien de l'opposition, les journalistes, les médias, la famille Kerkoff.

— Bien ! Si tu veux bien lire, c'est déjà parti ! Il y a des risques de lire des articles de presse bien pire encore, bien entendu, nous te protégerons, de la famille Kerkoff. C'est certain qu'ils vont attaquer rapidement, nous avons déjà rencontré les avocats de la société, pas ceux de la famille, pour l'instant nous faisons la sourde oreille. D'autant plus que des héritiers de premier niveau, il n'y en a pas, le frère et la sœur n'ont pas eu d'enfant, elle s'est suicidée, lui est mort de vieillesse, ce sont à l'époque les grands-oncles, frères de la mère Kerkoff qui ont géré les affaires pour leur sœur, leurs descendants ont hérité. La fortune est gérée par une société financière française.

— Laurence a raison, nous n'irons qu'où tu voudras aller, tu seras visée par les Kerkoff's, par le journal Le matin et d'autres, il faut que tu t'y attendes.

— Je vous remercie les filles ! À chaque fois que j'ai besoin de vous, vous faites le maximum avec gentillesse, et ce, gracieusement. J'ai un autre souci, ce sont mes cousins, ils sont des petits-fils de Ginette ?

— Nous nous en occuperons, mais ils n'ont rien à faire jusqu'au jugement d'acquittement. Tu fais bien d'en parler, nous leur ferons signer des documents pour te protéger, on ne sait jamais, l'odeur de l'argent attise les convoitises.

— Il faut que j'y aille, la pharmacie des indigents a des petits problèmes de personnel, certains stagiaires n'en font qu'à leur guise.

— Bon courage, Evi, à tantôt pour le café.

— C'est d'ac les filles chez Ginette, j'essaierai de venir avant 14 heures.

— T'as vu les journaux, ma Lili, c'est affreux, tous en parlent...

— Tu sais, c'est une affaire qui refait surface après bien presque cent ans... et à l'époque, elle avait fait couler beaucoup d'encre. Puis, les Kerkoff's ont de l'influence, notamment au journal ‘Le Matin’, ils en usent. Sur le fond,

je trouve cela marrant, ridicule même, mais il y a Evi, nous devons la protéger.

— Tu as raison, que vas-tu faire ce matin ?

— Je vais au journal, après avoir lu tous ces autres torchons. Nous allons sans doute répliquer. Et toi ?

— Rejoindre Philippe. Demain est la session du tribunal d'appel où sera jugé le dossier de réhabilitation. Nous espérons, dans la foulée, engager une procédure pour rétablir ses droits et ceux de sa famille, dont Evi, bien entendu. Il faudrait qu'on se voie dans la journée, nous recevons aussi l'ami avocat belge de Philippe, il a du nouveau pour nous.

— C'est long ?

— Non, ce n'est pas long, je pense qu'à 17 heures nous serons sortis.

— Je t'attendrai au bistrot du palais, tu m'enverras un petit message pour me dire vers quelle heure !

— OK, on fait ainsi... Réré, beurre la tartine de ton frère s'il te plait...

— Je m'en occupe Lolo, je les emmène à l'école, tu n'as rien oublié ?

— Non, non, bon et bien j'y vais ! Bisous Lili, bisous les monstres.

— Dis Lili ! Pourquoi maman, elle dit les monstres à nous deux ?

— C'est pour rire Juju, c'est pour rire...

— Ben, c'est pas rigolo du tout...

— Je comprends !... Qui veut une autre tartine ?

— Philippe... tu as cinq minutes...

— Toute la journée, j'ai lu les quotidiens belges, on va s'occuper d'eux, la une sur Ginette demain matin. Vois avec Evi, si elle a une photo d'elle à l'époque ?

— Et après dans la salle de réunion pour une partie de la matinée.

— Je te reconnais bien là, Pierre... tu as vu le cours des actions Kerkoff's ?

— Oui, oui, mais ce n'est pas fini. Ils doivent paniquer les Flamands, ça vire du rose au rouge, Roger avait bien raison sur les failles de cette société capitaliste, les "Pigs" se rebiffent.

— Il y a danger pour les brasseries Kerkoff's ?

— Pour la brasserie proprement dite, je ne pense pas, leurs clients boiront toujours de la bière. Pour la famille et

les investisseurs, il y a danger, les valeurs boursières ont dévissé, et trouver d'autres investisseurs pour boucher les trous va être compliqué. Mettre de l'argent dans ce milieu, ce n'est pas top en ce moment, les concurrents doivent se frotter les mains !

— On fait quoi ?

— C'est la guerre... t'as carte blanche, pour ton article en deuxième page, tu as un quart de page. Il faut leur rentrer dans le chou à ces fonctionnaires du journal "Le Matin".

— Oui, ma Lolo... c'est étonnant comme décision... ça va faire bouger la frontière... à tantôt ma puce.

— Que se passe-t-il, Angélique ?

— J'ai deux photos qu'Evi vient de me fournir de Ginette... c'était une belle femme, une très belle femme...

— Fais-les suivre au labo, on choisira la plus nette, dis donc, c'est une belle femme... comme quoi la beauté ne fait pas forcément le bonheur.

— C'est évident... bon je m'attaque à l'article... Ah ce téléphone, encore un message !... Oh Pierre ! Lis cela ! c'est la décision de la cour d'appel :

« Mesdames et messieurs, voici donc la décision de la cour de justice concernant l'affaire Tobias Van de Kerkoff. Nous avons décidé, compte tenu des éléments en notre possession, c'est-à-dire les preuves les témoignages ainsi que les documents, qu'à charge et à décharge, Madame Ginette Lormont est déclarée innocente des faits qui lui ont été reprochés. Cela veut dire qu'elle est acquittée de toutes charges à son encontre et Dieu sait si certaines tiennent depuis bien trop longtemps, elle sera rétablie dans ses droits de l'époque. Cette décision est définitive et elle ne pourra pas être contestée par aucune autre instance judiciaire. L'administration devra déterminer les préjudices et les compensations dus à cette personne et à ses descendants et ayant droit étant donné qu'elle est décédée. Il n'y aura pas de nouvelles procédures judiciaires, toutes les personnes de l'époque sont décédées. »

Le lendemain matin,

— Ah, les salauds, tu as lu "Le Matin" ma Lili.

— Non pas encore... qu'ont-ils écrit ces scribouillards ?

— T'en prends plein la gueule, mais plus grave c'est pour Evi. Elle est accusée de mettre à bas les brasseries Kerkoff.

— Passe-moi le journal s'il te plait !

— Oh les salauds !... Pauvre Evi ! Quel mépris ils ont pour elle et sa famille... c'est bas et ridicule ! Je comprends l'animosité, voire la haine entre les Flamands et les Wallons, et les francophones par la même occasion. Ils sont imbus, ils ont l'argent et ils veulent le pouvoir absolu, le grand Jacques avait bien raison... Pauvre Evi ! Ils l'accusent de la faillite des Kerkoff's, c'est déplorable. Si les brasseries Kerkoff sont mises sous protection de faillite, ils ne le doivent qu'à leur comportement, avoir mis si bas Ginette et s'en laver les mains. La mémoire défaille grave quand il est question d'argent... bande de ramiers, ils n'ont jamais rien fait de leur vie et ils chialent, je vais m'occuper d'eux, tu vas voir.

— Philippe a reçu une lettre du ministère de la Justice française, qui, après avoir examiné l'affaire, souhaite clarifier l'innocentement de Ginette et s'engage à intervenir auprès de son homologue belge pour protéger Evi, des médias...

— Et alors, c'est du pipeau... ces gens du ministère ne font pas grand-chose seulement pour se dédouaner de la presse. Pour autant, ils ne demandent pas officiellement de lever le pied, c'est un sous-entendu pour nous montrer qu'ils suivent l'affaire. Nous engageons une procédure pour

atteinte à la vie privée au tribunal de Bruges, de Paris et aussi de l'Union européenne.

— Dis !... C'est le frère qui a empoisonné Tobias ?

— Il y a des chances, mais il n'y aura pas d'autres nouvelles procédures d'ouvertes pour rechercher le ou les véritables coupables !

Chapitre 12 : les cartes changent de mains

Les jours se suivent bien remplis. Les avocats de la brasserie Kerkoff nous prennent bien du temps. Ils veulent aller vite, pour protéger la société, quitte à y lâcher des plumes... beaucoup de plume ! La décision de justice concernant Ginette est sans équivoque, ils veulent absolument régler cette succession inattendue, avant que ce soit la justice qui tranche...

Au bout d'une semaine, cela a très bien avancé, et c'est bien négocié. En fait, nous ne demandons, au nom d'Evi, que ce que la justice a exigé, qu'elle hérite de sa part, sans plus. Evi ne veut pas profiter de la situation, cela représente des sommes déjà colossales quand on considère la réévaluation en fonction des inflations successives. Il n'y a pas de quoi, non plus, de mettre cette société sur la paille. Elle s'est beaucoup développée depuis cette époque. Ce sera sans doute bien plus délicat avec les descendants Kerkoff, qui, eux, vont vouloir en perdre le moins possible... c'est sans doute normal pour une famille qui n'a plus besoin de travailler depuis bien longtemps et pour vivre bien gracieusement. Il faut bien profiter du travail de leurs aïeux !

Nous ne devons pas en reparler avec Evi, qui, même si elle se moque de la contrepartie financière, exige la réhabilitation de Ginette. C'est sa seule exigence ! Elle a gagné sur ce point ! La justice a tranché sans ambiguïté en sa faveur sur ce point.

Nous accueillons Evi et ses enfants dans quelques instants à la maison. Les nôtres seront bien contents de partager du temps avec des enfants de leur âge, ils se plaignent bien souvent du peu de visite.

— Laisse Evi ! Laisse-les jouer ensemble ! Regarde ! Ils s'entendent à merveille !

— Avec les miens, c'est toujours ainsi au début... mais après, ils prennent beaucoup de liberté !

— Les mamies restent près d'eux pour les surveiller, nous discuterons au salon, ce sera plus calme... ils n'ont pas besoin d'entendre des propos bien trop sérieux pour eux !

— Oh ! Je n'attends pas grand-chose ! J'ai obtenu ce que je voulais !

— Oui... mais tu comprends bien les conséquences de ce jugement ! Rétablir les droits de ta famille ! N'oublie pas que tu es une Van de Kerkoff !

— C'est vrai ! Mais je m'en moque !

— Voilà, pour autant, la situation. Ta part d'héritage sur

les droits de succession sur la brasserie, nette des impôts successifs, bien entendu réévalués aux valeurs d'aujourd'hui s'élève à plus de 400 millions d'euros !

— Quoi ! C'est quoi cette somme ?

— Pour ta part, nous avons suivi tes exigences ainsi que la décision de justice, sachant que Lolo et Philippe auraient pu demander bien plus ! Mais nous comprenons bien !

— Non... non... arrêtez tout !

— Et là, nous ne parlons que de la part de la brasserie... il y a aussi ce que la famille Kerkoff te doit !

— Je suis dépassée... Tant d'argent. L'argent, il n'y a plus que cela qui compte ! Et pourtant, vous Laurence et Philippe, vous ne m'avez jamais rien demandé, vous m'avez toujours aidé gratuitement !

— Parce que nous n'en avons pas besoin. N'oublie pas non plus que les frais sont pris en charge par une commission d'aide pour erreur judiciaire !

— Mais qu'est-ce que je vais faire de tout ce fric ?

— Nous te connaissons bien Evi ! Il y a de quoi aider de nombreux enfants un peu partout dans le monde !

— Filer du fric à des associations sans savoir si tout arrive au bon endroit !

— Tu as raison, il y a nombre de personnes qui profitent

des associations de la loi de 1901... mais... la brasserie veut faire un geste supplémentaire, via sa fondation... une façon de se redorer la face, auprès des actionnaires.

— C'est compliqué pour moi ! Bien trop compliqué !

— Nous te comprenons Evi, nous te comprenons bien ! En fait, la fondation s'engage à suivre un organisme pour construire des écoles laïques dans les pays où il y a des besoins, pour accueillir des enfants, les nourrir, leur offrir une éducation pour un avenir meilleur dans leur pays de naissance.

— Ah ça ! Cela pourrait être très bien ! Il me faut y penser ! Mais moi, je ne pourrais pas m'investir directement, j'ai déjà du mal à gérer ma pharmacie coopérative !

— Nous y avons pensé ! Philippe fait partie d'une association pour l'éducation des enfants, elle opère déjà dans ce domaine, mais pas avec les mêmes moyens, bien entendu ! Mais prends ton temps pour y réfléchir ! Et si tu es d'accord, Lolo montera quelque chose de légal pour organiser cela et pour gérer cette énorme somme, sans qu'il y ait de fuites ni de profiteurs.

— Cela me donne le tournis, tant de fric ! Et si vite ! Je suis vraiment dépassée...

— Tu as bien raison ! En attendant, nous te proposons de placer cette somme à la banque de France, au moins c'est sérieux ! Et nous prendrons le temps pour plus te renseigner ! Et puis, il n'y a pas urgence, si ce n'est ta décision d'accepter cette somme !

— Mais il y a d'autres héritiers, non ?

— Direct, non. Nous l'avons vérifié auprès d'un généalogiste, tes cousines et cousins n'ont aucun droit à moins que tu veuilles leur donner quelque chose.

— Je vais y réfléchir ! C'est compliqué pour ma petite tête ! Je m'étais préparé à des milliers d'euros, je les imaginais assez bien ! Mais des centaines de millions d'euros, ce n'est pas la même chose !

— La brasserie !

— Ah oui ! Tu disais qu'il voulait faire quelque chose !

— Et bien, c'est simple ! Ils proposent d'investir un euro pour chaque euro que tu investiras pour des enfants. Ils demandent, cependant, que ce soit étalé que 5 ans !

— Il y a de quoi faire pour les enfants !

— Nous avons évalué cela, pour environ 5000 écoles, soit 250000 à 500000 enfants. Nous avons établi un plan de fonctionnement et de financement pour dix ans et une souscription par parrainage serait engagée !

— En fait, vous avez pensé à tout ?

— Pas tout, non ! Mais dans notre vie, nous avons déjà des engagements dans ce sens !

— Je crois que je n'ai pas trop le choix, mais je vais y réfléchir. Dans tous les cas, je ne pourrai pas gérer tout cela !

— Tu veux qu'on en parle avec notre notaire, c'est un ami, il fonctionne comme nous !

— Au point où j'en suis...

— C'est Philippe qui te représentera...

— Ah ! Ça, ça me plaît ! Un beau mec !

— Il est avec tata ma belle !

— Je te charrie... je pense qu'on va se voir souvent ?

— Nous te laissons réfléchir ! Autrement, sur quel créneau pourrons-nous te rencontrer pour signer les contrats, si tu t'engages ?

— De 9 h à 11 et de 14 à 16 heures, sauf les week-ends !

— Il est bon le café, Evi ?

— Tu te moques de moi Angélique ?

— Un peu oui ! J'imagine que le gout du café est le dernier de ses soucis !

— Vous me connaissez bien ! Je ramène mes monstres, cela va bien m'occuper ce soir ! Mais pour dormir, cela va être tordu !

— Le café ! Non, je blague ! Nous te comprenons.

— Je peux encore oser une blague, Evi ?

— Au point où j'en suis !

— Tu ne regrettes pas de t'être lancé dans ton arbre généalogique, n'est-ce pas ?

— Tu peux le dire ! Tu penses qu'il y a d'autres cas comme le mien ?

— Sans doute ! Peut-être pas dans les mêmes circonstances !

Ce doit être rare, mais je ne vois pas pourquoi il n'y aurait qu'un seul cas !

— Que peut-on faire pour Ginette ?

— Ah ! Nous te laissons y réfléchir !

— Ah ! J'oubliais... dans le contrat avec les brasseurs, tu n'auras pas le droit d'investir chez leurs concurrents !

— Ah ! La blague ! Ils sont marrants les pingouins !

— C'est bien vrai ! Ils n'oublient rien, mais c'est leur métier et puis leur proposition est tout de même très intéressante !

— J'en conviens ! Je vais y aller ! Il y a les leçons à faire de plus ! Une fois de plus, je ne sais comment vous remercier. Vous faites tant pour moi et mes protégés ! Et sans doute pour bien d'autres ! Je vous rappelle et nous signerons à la

maison, vous viendrez manger avec vos mamans !

**— Pas de problème ! Mais encore une minute, il reste...
le château !...**

— Quel château ?

**— Celui des Kerkoff's. Il n'est plus habité depuis
longtemps, mais il est toujours entretenu !**

**— Angélique ! C'est tout ? Qu'est-ce que vous voulez que
je fasse d'un château en Flandre belge ? Mais comment c'est
possible ?**

**— Ginette est redevenue l'héritière de celui-ci... et
l'héritière de Ginette en ligne, c'est toi !**

— Et les droits de succession ?

**— Il n'y en aura pas, l'administration belge t'en fait
cadeau si tu n'engages pas une procédure judiciaire contre
elle !**

— Vous voulez m'achever ! Je ne suis déjà pas très bien !

**— Il y a le temps ! Nous en reparlerons, mais là aussi, il y
aura à signer des documents notariés !**

**— Vous voulez m'achever ! Déjà que je ne me sens pas
très bien !**

**— Il y a encore du temps. Ne t'inquiète pas non plus,
Philippe peut s'occuper de toutes les formalités avec le
notaire, en attendant... et puis, après aussi !**

— Je rigolerais que le château soit squatté !

— Même pas ! Enfin, pas encore c'est certain !

— Il faudra l'assurer !

— Que des emmerdements à venir ! Que des emmerdements, je le sens bien !

— Le notaire peut tout gérer cela en attendant, dès que tu auras touché ton héritage et puis tu pourras choisir un gestionnaire, ensuite. Enfin, il y a des solutions pour te soulager des charges à venir !

— Bon, bonsoir les filles, et encore merci ! La nuit va être courte.

— Bonsoir Evi ! Et pour les enfants, des bisous tout de même !

Postambule :

Tout est bien qui ne finit jamais bien. Il ne faut pas oublier Ginette ! Tombée amoureuse d'un riche brasseur flamand, amour réciproque à tout ce qui se lit. Comme quoi tous les Flamands ne sont pas tous à mettre dans le même panier, certains ont une âme et un cœur... mais quand on a du fric ; c'est sans doute plus facile.

Evi a accepté l'héritage...

Evi a retrouvé sa petite vie tranquille auprès des gens de la rue qu'elle aide et de ses enfants. Quand je dis « tranquille » je ne veux pas dire « sans problème » mais plutôt qui demande beaucoup de temps et d'énergie. Mais quand, comme Evi, on vient de la rue... ce n'est pas un problème. Finalement, disons qu'elle a retrouvé sa vie d'avant. Elle est toujours la présidente de l'association « Mille écoles ». Sa seule obligation, est d'assister aux réunions du comité de direction tous les trois mois et de se rendre de temps à temps dans les écoles construites à l'étranger.

C'est en fait Philippe et Jean Pierre l'avocat qui gère l'héritage et l'association d'aide aux enfants en besoin, elle est dotée d'un fond de 1 milliard d'euros. Le château est

prêté à une autre association belge qui aide les jeunes filles déshéritées, avec nombre de migrantes, en Wallonie, pour qu'elles puissent manger, se cultiver et apprendre un métier. L'entretien des bâtiments est à leur charge, ce qui n'est pas un problème, puisque, dans les formations, de nombreuses sont du bâtiment ! Un expert suit tous les investissements sur le terrain pour être bien certain que chaque euro est bien dépensé.

Mais enfin, Evi donne de gros moyens pour s'occuper d'enfants et de jeunes filles déshérités.

La succession avec la famille est bien plus compliquée. Les héritiers qui n'ont jamais travaillé veulent garder ces avantages sans trop perdre leur mal acquis. Pour autant, ils n'auront pas besoin de chercher un boulot, vous savez ce mot qu'ils n'ont jamais appris, mais qui fait peur aux nantis.

Vérifier bien votre arbre généalogique, il y a peut-être des cases vides qui cachent des fortunes.

